

MARS 1894

FIGARO ILLUSTRÉ



EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — **Ayuntamiento de Madrid** BOUSSOD, VALADON & Co, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



HYGIÈNE DE L'ENFANCE

L'irritation des langes impose l'emploi de l'ONDINE : quelle ne doit pas être en effet la pureté d'une poudre d'amidon de riz destinée à ces chers bébés !
ONDINE, prix le paquet : 1 fr. 25
ONDINE parfumée, la boîte : 2 fr.



BAINS

Le paquet entier suffit à un grand bain.
Un demi-paquet pour bain d'enfant.
La mixture d'ONDINE est rafraîchissante et calmante. Son effet est merveilleux pour les personnes nerveuses. — Elle adoucit et rafraîchit la peau, surtout en été, ou à la suite de fatigues. — Les dames y trouveront un bien-être inappréciable au lendemain de bals, dîners, fêtes ou soirées théâtrales. — L'ONDINE rafraîchit les membres délicats des babies, irrités si souvent par les frottements des langes.
Enfin, le bain d'ONDINE s'impose à toutes les personnes qui ont la peau sensible, et sont exposées aux boutons, rougeurs ou irritations quelconques.
Prix du paquet pour un grand bain : 1 fr. 25
— bain d'enfant : 0 fr. 75

ONDINE

Poudres de Riz et d'Amidon de Riz

AMIDONNERIE DE FRANCE

LILLE

PARIS. — DÉPÔT : 25, Faubourg Poissonnière

Téléphone : LILLE—PARIS

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons de
parfumerie, pharmacies, établissements de bains,
salons de coiffures, etc., etc.



La crudité de l'eau amène ces gerçures et ces visages couperosés que toute personne élégante redoute avec raison.

Ne jamais se laver sans délayer dans
l'eau une cuillère à café environ de
ONDINE.

Mise par petites doses dans l'eau pure, l'ONDINE
lui ôte sa crudité, elle donne à la peau une souplesse,
une fraîcheur et un velouté incomparables.

Elle supprime donc avantageusement les vinaigres
et eaux de toilettes dont les effets bienfaisants ne sont
que momentanés.

L'ONDINE

Exempte de tout produit chimique, est extraite du riz pur.
ELLE EST RAFFRAÎCHISANTE ET TRÈS HYGIÉNIQUE



SOINS MÉDICAUX

Si pour les soins ordinaires de la peau la pureté de la poudre d'amidon de riz est nécessaire, elle est indispensable pour les applications de cataplasmes, les irrigations ou confections d'appareils.
A quelles complications ne s'expose pas la personne qui achète à cet effet un amidon de riz quelconque, vendu sans garantie, et qui n'est offert au commerce que pour tout autre usage.

Prix, le paquet, 1 fr. 25

Prix, paquet moyen, 0 fr. 75.



FEU DU RASOIR

Le rasoir produit toujours sur la peau un feu désagréable.
Après l'ablution, quand la peau n'est plus humide, appliquer l'ONDINE sur le visage ; s'essuyer ensuite, se servir enfin, si l'on veut, de vinaigre de toilette. — Ne pas oublier que ce dernier fortifie l'épiderme, mais ne le rafraîchit pas.
L'ONDINE assure le velouté du visage et garantit de tous boutons, gerçures ou feux quelconques.

ONDINE, POUDRE DE RIZ EXTRA A LA VIOLETTE

Prix, la boîte : 2 francs.

Prix, boîte moyenne, 1 fr. 25.

APPLICATION DE PETITS BOIS AUX FENÊTRES POUR SIMULER DES PETITS CARREAUX

(Brevetés S. G. D. G.)

A. DEBAISE

23, Place Vendôme (prolongation de la rue de la Paix)

PARIS

Avec le système Debaise, la personne la moins expérimentée peut, en un quart d'heure et à peu de frais, appliquer des Petits Carreaux à n'importe quelle fenêtre.

Le système Debaise, est expéditif, économique et surtout pratique ; il se démonte facilement pour nettoyer les glaces, peut se réappliquer sur une fenêtre de dimensions différentes, et s'enlever à chaque déménagement.

MODE D'EMPLOI

Commencez par prendre le milieu du carreau lettre A et posez un petit tube que vous fixez avec 2 petits clous. Prenez le milieu du haut lettre B, posez un autre petit tube, ensuite vous mettez dans le tube A un petit bois puis une croix, vous montez ainsi jusqu'en haut lettre B, le dernier petit bois doit être cinq millimètres plus court que le dessous du tube B.

Avant de glisser ce dernier petit bois vous introduisez dans la croix un petit ressort à boudin afin de permettre au petit bois de remonter dans le tube B.

Il ne vous reste plus qu'à placer les petits bois de côté à l'extrémité desquels vous avez posé un petit tube, ce dernier est fixé au châssis de la fenêtre avec 2 petits clous.

PRIX COURANT

Peint en Blanc ou en Marron

Croix.	0 fr. 50 pièce
Petit Bois	0 fr. 20 —
Petit Tube. . . .	0 fr. 15 —

Adressez un mandat postal de 17 fr. 80 et vous recevrez franco douze croix, vingt-quatre tubes et trente-six petits bois avec la manière de les poser. Cette quantité est suffisante pour faire une fenêtre moyenne, il vous sera facile de redemander le nombre que vous désirerez de chaque pièce. Mentionner aussi dans votre demande laquelle des deux couleurs (blanche ou marron) vous désirez.

Pour obtenir le prix de revient exact, il suffit d'envoyer les mesures en hauteur et largeur d'un carreau, ainsi que le nombre de carreaux par fenêtre.

La PATE EPILATOIRE DUSSE

Deuxième les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs
+ toutes régénérantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité de cette préparation. 20 boîtes pour la main et les joues ; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^m m^m. — Le PILIVORE
fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)
DUSSE, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, et PRINCIPAUX COIFFEURS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Mars 1894

L'Attente

Sur un Tableau de FRANÇOIS MILLET, par ARMAND SILVESTRE

Depuis qu'il est parti... qui sait pour où!... les vieux,
Des jours tantôt vermeils et tantôt pluvieux
Égrènent le rosaire au rythme monotone.
Le Printemps est venu, puis l'Été, puis l'Automne
Qui, d'une rouille d'or, ourle les frondaisons.
Mais que leur fait la marche auguste des saisons!
Depuis qu'il est parti, c'est l'hiver dans leur âme.
— La mère, aux doigts lassés a laissé choir la trame
Où l'aiguille, en courant, amuse ses ennuis,
Et le père, pour qui les jours même sont nuits,

Étant de ceux dont l'ombre habite la paupière,
Marchant, les bras tendus, vers le vieux seuil de pierre
Où l'habitude, seule, encor guide ses pas,
A dit : « Femme, vas donc voir s'il ne revient pas.
C'est comme un vague espoir, en moi, qui se réveille. »
Bien qu'il ait dit, hélas! les mêmes mots la veille,
Elle, une flamme aux yeux a quitté son fauteuil
Et, passant devant lui qui reste sur le seuil,
Interroge, une main sous le front ramenée,
La route, de replis sinueux vallonnée,



Vague de sable, entre deux rives de gazon.
— Une poussière d'or monte de l'horizon
Dont l'azur s'émeraude en gravissant la nue;
Mais nul bruit cher de pas et nulle voix connue
Ne se mêlent dans l'air, à la chanson du soir.
Et, comme un tabernacle où rentre l'ostensoir,
Le ciel s'est refermé sur le soleil en flamme
Sans ramener celui que leur amour réclame,
Et le firmament clair, sur leurs fronts s'est voilé,
Sans rendre, à leurs baisers, le front de l'exilé.

— Dans la cendre du jour qu'un vent léger balance,
Regardant l'invisible, écoutant le silence,
Ils restent cependant au seuil silencieux,
Et la première étoile, à l'œil profond des cieux,
Suspendant une larme aux pitiés incertaines,
Les trouvera tendus vers les routes lointaines
Qui, comme des moutons aux ronces déchirés,
Ramènent au bercail les enfants égarés!

ARMAND SILVESTRE.

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAU HORS TEXTE

La Sortie de la Messe, par CHARLES DELORT; grande prime double format.

L'Attente, tableau de FRANÇOIS MILLET; poésie de ARMAND SILVESTRE.

La Vie artistique : A propos de l'Exposition de 1900. — Cherchons le clou. — Un musée idéal. — L'exposition enfantine. — Louvre et dynamite. — Un nouveau tableau de Millet : *L'Attente*. — *Le Saint-Martin* du Greco, par ARMAND DAYOT.

Saint-Martin, tableau de EL GRECO.

Les Livres, par T. G.

Les trois Dévotions, par MAURICE VAUCAIRE; illustrations en couleurs de LOURDEY.

Salons du XVIII^e Siècle, par MARY SUMMER; reproductions d'œuvres de Debuourt, Viger, Coypel, Latour, Taunay.

La Grange aux Belles (deuxième partie), par MAURICE MONTÉGUT; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.

Ranavalona III, reine de Madagascar (les rois chez eux), par A. FITZ-MAURICE; reproductions directes.

COUVERTURE : *Les Serpentins*, par F.-H. KAEMMERER.

La Vie artistique

A propos de l'Exposition de 1900. — Cherchons le clou. — Un musée idéal. — L'exposition enfantine. — Louvre et dynamite. — Un nouveau tableau de Millet : *L'Attente*. — *Le Saint-Martin* du Greco.

L'Exposition de 1900 aura lieu *intra-muros*. La chose est officiellement décidée, et pour ma part j'en suis fort aise. Je m'imaginai difficilement l'innombrable troupeau des visiteurs du monde entier escaladant joyeusement les hauts-plateaux de Courbevoie, ou s'enfonçant, l'âme en fête, dans le bois de Vincennes, pour assister à la confection électrique d'une casquette en poils de lapins, à l'exhibition d'Aïssaouas en délire, à la rotation vertigineuse d'abdomens orientaux, ou bien encore aux contorsions assurément très suggestives de petites femmes jaunes. Et ce qui rend encore plus complète ma joie, c'est de penser que bientôt tout cet artificiel décor de palais de carton où s'agitait si gaïement la grande fête de 1889 s'évanouira comme un rêve sous le coup de pioche des démolisseurs pour faire place à un décor nouveau approprié à d'autres fêtes, et où se manifesteront peut-être de jeunes talents encore aujourd'hui perdus dans l'ombre.

Et la tour Eiffel ! qu'en fera-t-on ? Restera-t-elle debout au milieu de tous les débris qui sous peu joncheront les pelouses du Champ de Mars ? Ou bien, rêve amoureux caressé, assisterons-nous au dépiotage de sa gigantesque carcasse ?

Mais où est le Laurent le magnifique, où est le Nicolas V..., où sont les mécènes, petits ou grands, assez profondément exaspérés par cette perpétuelle injure à la noblesse du goût, pour se substituer, dans un superbe élan de générosité, à ce syndicat d'hommes d'affaires qui font peser cette monstrueuse horreur, comme un cauchemar de fer, sur le cœur de Paris ?

« A supposer, nous dit l'honorable commissaire général de l'Exposition, que la tour Eiffel doive être maintenue, rien n'empêcherait d'en modifier un peu l'aspect, au moins dans la partie inférieure, ni de concevoir un plan d'ensemble qui en réduise le rôle... »

Sous cette déclaration de M. Picard perce assez visiblement le désir de voir disparaître le monstre. Mais, au cas où la grande opération de nettoyage ne pourrait se produire, nous nous permettons de demander à M. le commissaire général de vouloir bien calmer, par une explication lumineuse, l'opinion publique devenue haletante à la lecture de cette mystérieuse incidente : « ... rien n'empêcherait d'ailleurs d'en modifier un peu l'aspect, au moins dans la partie inférieure... »



Et maintenant que l'emplacement est définitivement trouvé, que le nettoyage du Champ de Mars est décidé en principe et que la tour Eiffel, en attendant sa chute possible, ou du moins son enfouissement partiel, n'existe plus qu'à l'état de souvenir obsédant, le monde entier attend avec une certaine anxiété le Christophe Colomb qui découvrira le clou, le fameux clou, l'indispensable clou sans lequel une exposition universelle ne peut désormais plus réussir.

Cherchons le clou !

Ce jeu en vaut bien un autre : celui des quarante immortels, par exemple...

C'est aussi l'avis de mon excellent ami X***, dont l'esprit toujours en quête s'est élancé depuis plusieurs jours à la recherche du clou magique et qui m'autorise aujourd'hui, très gentiment, à livrer aux lecteurs du *Figaro illustré* un des résultats les plus intéressants de ses rêveries et de ses investigations.

La parfaite réalisation de son projet offre sans doute d'assez sérieuses difficultés — il est prêt à le reconnaître — mais à la réflexion rien n'y paraît chimérique. Voici d'ailleurs, en quelques lignes, l'économie générale de ce projet, dont il est tout prêt, s'il y a lieu, à discuter les moindres détails.

Il voudrait que la commission de l'Exposition de 1900, développant encore davantage l'emplacement déjà déterminé, y fit entrer le musée du Louvre tout entier. Ce serait la porte d'or, le seuil lumineux par

lequel on pénétrerait dans l'Exposition dont le jardin des Tuileries constituerait une des annexes, exclusivement consacrée aux enfants. Et cette partie de la fête ne serait ni la moins curieuse, ni la moins réjouissante. Que d'éléments variés pourraient concourir au succès de cette idée : panoramas et dioramas en miniature, décorés par des artistes comme Willette, Henri Rivière, Boutet de Monvel, Georges Lorrain, Geoffroy, Le Mouël... et bien d'autres. Puis ce seraient de désopilants concours de guignols venus de tous les coins du monde ; depuis celui de la rue Ecorche-Bœuf à Lyon, jusqu'aux marionnettes de Bologne et au caragueuz de Constantinople, auquel nos censeurs vigilants auraient préalablement fait la leçon..., etc.

Allons, monsieur le commissaire général de l'Exposition, un bon mouvement, n'oubliez pas les *petits*. Les *grands* les suivront.



Mais voici où le projet de mon excellent ami prend les proportions d'un très gros clou et mérite vraiment l'attention de ceux qui veulent découvrir de très éclatantes manifestations du génie humain en dehors de la construction d'échafaudages gigantesques, de maisons à cinquante étages ou de télescopes monstrueux. Ici rien d'américain.

Pendant la durée de l'Exposition, le musée du Louvre, savamment remanié (il en a peut-être besoin), deviendrait, grâce aux collectionneurs du monde entier, grâce aussi à la générosité des Etats qui tiendraient à honneur de contribuer à l'éclat d'une manifestation purement esthétique dont le succès profiterait à tous, une sorte de musée idéal, où les maîtres de toutes les écoles et de tous les temps, depuis les Giotto, les Van Eyck, les Lucas de Leyde, les Albert Durer, les Morals, les Hogarth... jusqu'à nos jours, seraient représentés par les plus purs et les plus caractéristiques de leurs chefs-d'œuvre.

M'étant permis d'objecter, assez timidement, car mon ami parlait avec une ferveur d'apôtre, que malgré toutes les garanties offertes, le commissaire général de l'Exposition déciderait difficilement les particuliers et surtout les gouvernements à se dessaisir pendant de si longs mois des chefs-d'œuvre de leurs galeries...

« Erreur, me répondit-il. Rappelez-vous l'exposition centennale de la peinture française en 1889, dont le succès fut si considérable. Ce n'était cependant que l'exhibition d'une partie des chefs-d'œuvre exécutés par nos peintres nationaux pendant une période de cent ans. Eh bien, grâce à la rapidité des transports et à l'habileté des placeurs professionnels, pas une de ces toiles (et beaucoup d'entre elles ont supporté de très longs voyages) n'a souffert de son déplacement. L'expérience est faite. Et puis, quel est le collectionneur qui ne se réjouirait de voir figurer au Louvre, devenu momentanément le *musée modèle*, le musée du rêve, une ou plusieurs des toiles de sa collection ? En 1889 les organisateurs de la centennale n'avaient qu'à se défendre contre la multiplicité des offres. Et vous devinez sans peine les causes de ces élans de générosité.

— Fort bien, hasardai-je. Va pour les collectionneurs. Mais pensez-vous que les gouvernements mettraient autant d'empressement à prêter les chefs-d'œuvre de leurs galeries ?

— Evidemment non. Ici les négociations seront plus délicates, peut-être un peu plus longues, mais, étant donné la noblesse du but, la diplomatie saura trouver des arguments assez persuasifs pour vaincre les résistances, ou plutôt pour triompher des vaines appréhensions... »

Je regardai mon ami.

Les yeux perdus dans le vague, le visage rayonnant, il semblait déjà présider à la décoration d'une salle du Louvre où il voyait, sans doute, les Velasquez du Prado et les Watteau de Potsdam marier, dans un fraternel voisinage, leurs harmonies argentées.

« Mais pour qu'un tel projet puisse aboutir, il est indispensable, s'écria-t-il en s'arrachant brusquement à son rêve, que le port Saint-Nicolas soit transporté ailleurs. Qui nous dira ce que contiennent les flancs profonds et ténébreux de ces lourds navires venus d'Angleterre et d'Espagne et qui s'accotent, pour ainsi dire, aux murailles du

Louvre. Bien des fois, sans doute, *El Cabo-Machichaco* jeta l'ancre dans le port de Santander, chargé clandestinement de dynamite, avant l'épouvantable catastrophe...

— Mais où transporter ce quai de débarquement, demandai-je, assez vivement impressionné par l'observation très inattendue de mon ami ?...

— Partout où l'on voudra, sauf devant le Louvre, me répondit-il avec véhémence. Je ne verrais, ajouta-t-il, aucun inconvénient à ce qu'on le reconstruisit devant le palais Bourbon, bien que cet édifice contienne de remarquables peintures de Delacroix et un beau tableau de bronze de Dalou. Puis esquissant un sourire légèrement satanique : Que penseriez-vous d'une belle explosion de dynamite, une explosion sérieuse, dans le genre de celle de Santander, qui brusquement couperait une éloquente tirade humanitaire de M. Jules Guesde ou de M. Jaurès ?

— Ce serait, ma foi, d'un effet fort pittoresque. »



C'est bien, pour nous, une nouvelle toile de Millet que l'*Attente*. Notre génération ne la connaît que depuis la récente exposition des cent chefs-d'œuvre à la galerie Petit.

Après avoir figuré au Salon de 1861 avec deux autres toiles du même peintre : *Femme faisant manger son enfant* et la *Tondeuse de moutons*, l'*Attente* partit pour l'Amérique d'où elle nous revient. Puisse-t-elle suivre la fortune de l'*Angelus* et demeurer désormais en France pour figurer un jour au Louvre, en place d'honneur, entre cet admirable poème de rusticité mystique et les *Glaneuses*, ce tableau exquis sur lequel le pinceau de Millet, quelquefois dur et pesant, s'est promené avec une infinie délicatesse pour nous faire voir, dans la lumière d'or d'un crépuscule d'été, de pauvres femmes des champs, penchées sur la glèbe et cherchant, avec des mouvements allongés d'une poétique grandeur, les miettes de la riche moisson, les épis tombés des gerbes.

L'*Attente* est tout à fait digne de ces deux toiles. Millet exécuta cette belle page dans la complète sérénité de son génie. Comme dans les *Glaneuses*, comme dans l'*Angelus*, comme dans l'*Homme à la houe*, il y mit toute la force de son art définitivement épanoui. C'est un admirable poème d'amour paternel. Par un singulier caprice, Millet se plaisait aussi à l'appeler *Le retour de Tobie*. D'ailleurs, l'anachronisme en peinture importe peu si l'idée est réalisée dans une belle matière et sous une belle forme, et la critique serait en vérité bien mal venue de reprocher à Véronèse d'avoir habillé de brocarts vénitiens ses personnages bibliques et à Rembrandt d'avoir costumé Abraham, Jacob et ses héros mythologiques en bons bourgeois d'Amsterdam.

De cette composition d'une simplicité si grande, d'un aspect si grave, il se dégage une poignante émotion — les personnages, les bêtes, les arbres, les murs, le ciel lui-même qui se déploie dans une radieuse lumière, éclairant l'entrée de la large avenue par où doit brusquement apparaître l'enfant... tout est dans l'attente, tout est dans l'espérance... Quelle noble faculté que celle qui consiste à exprimer dans un langage savamment simplifié le tumulte des sentiments, les orages ou les joies de l'âme, les inquiétudes et les impatiences du cœur !...

Cette toile, tout d'abord d'une apparence un peu fruste, vous prend peu à peu, vous attire insensiblement, vous fait entrer, pour ainsi dire, en elle, puis vous hante et vous obsède. J'ai toujours devant les yeux ce grand vieillard aveugle, qui, tout chancelant et comme encadré dans la porte de sa chaumière, se traîne avec peine dans sa nuit éternelle au-devant de son enfant qui va bientôt apparaître, pendant que la mère, oubliant un instant l'infirme, s'avance bien vite, aussi vite que lui permettent ses pauvres vieilles jambes vers la barrière que franchira bientôt le cher voyageur depuis si longtemps attendu. La main en visière au-dessus de ses yeux affaiblis, elle regarde du côté de l'horizon qui s'éclaire et on croit entendre battre son cœur à coups rapides.

Je le répète, cette toile est l'égale de l'*Angelus*, des *Glaneuses*, de l'*Homme à la houe*, et je plains sincèrement ceux qui demeurent indifférents devant la profonde poésie du cœur qui s'en dégage.



Alors que les origines du mystérieux Domenico Théotocopuli

demeurent toujours aussi énigmatiques, aussi impénétrables, malgré les incessantes recherches des biographes d'art les plus persistants, son œuvre s'impose chaque jour de plus en plus à l'attention des artistes modernes qui commencent à découvrir son impérieuse

influence sur les peintres les plus individuels de notre époque, influence transmise à travers les leçons de Velasquez et de Goya.

Les vrais amateurs, les amateurs d'avant-garde, les Rouart, les Doria, les Manzi, les Duret... recherchent avec une activité fort louable les œuvres de ce curieux et puissant artiste, le plus espagnol peut-être des peintres espagnols, malgré son origine hellénique qui lui valut le surnom d'*El Greco* à Tolède où il débarqua en 1575, attiré sans doute par le bruit des faveurs dont les artistes étaient l'objet de la part de Philippe II.

L'an dernier, M. Duret offrait au musée du Louvre un saint François d'Assise, toile intéressante bien que d'une exécution un peu hâtive et d'une certaine indigence de coloris — un Greco de commande livré sans doute à un couvent de pauvres moines. — Néanmoins, avec son aspect triste et maladif, cette toile est assez caractéristique et nous avons eu déjà l'occasion de dire ici même quelle satisfaction nous éprouvions en voyant enfin, grâce au généreux donateur, le Greco prendre place au Louvre, où l'école espagnole est si imparfaitement représentée.

La toile de Théotocopuli que nous venons d'être convié à examiner et dont le *Figaro illustré* donne aujourd'hui une reproduction est, il faut le reconnaître, bien supérieure à celle qui figure au musée du Louvre. Dans nos pérégrinations artistiques à travers les musées, collections particulières, églises, couvents d'Espagne, nous n'avons pas rencontré une œuvre du même artiste qui exprimât son génie avec plus de force et d'originalité troublante. Cette toile, d'une étonnante conservation, représente saint Martin à cheval, donnant une part de son manteau à un misérable. Ici le talent du Greco, complètement libéré des influences vénitiennes, surtout de celle du Tintoret qui l'obséda si longtemps, s'affirme avec une magistrale aisance. Tout l'art du peintre s'y résume avec ses colorations subtiles et audacieuses, sa mélancolique et indéfinissable expression, son dessin mince, nerveux, presque inquiétant, avec ses allongements tourmentés qui donnent parfois aux personnages un aspect spectral, une physionomie d'outre tombe. — C'est une œuvre précieuse et rare.

ARMAND DAYOT.

Les Livres

Après être entré dans l'habit à palmes vertes de l'académicien, Pierre Loti entre aujourd'hui dans l'in-octavo à couverture jaune que Calmann Lévy réserve aux littérateurs de grande marque. Le premier volume des œuvres complètes de Pierre Loti, qui vient de paraître, contient son *Discours de réception*, le *Mariage de Loti* et *Aziyadé*.

MM. Paul Lacroix et Alidor Delzant ont eu l'excellente idée de réunir en un volume intitulé *Victor Hugo*, publié par Calmann Lévy, tout ce que Paul de Saint-Victor a écrit sur le grand poète. Saint-Victor était un admirateur intransigeant de Victor Hugo ; mais on lui pardonne aisément son parti pris de louer, parce qu'il le fait en un style magnifique et avec une puissance d'idées qui égale celle du maître.

Les correspondances adressées de l'Afrique du Sud au *Times* et traduites par le colonel Baille sous le titre de *Un épisode de l'expansion coloniale de l'Angleterre*, donnent de très curieuses indications sur le développement des colonies aurifères du Cap et sur l'assimilation des Boërs qui furent si longtemps rebelles à l'absorption anglo-saxonne. Ce sont là des prospérités que ne connaîtra jamais notre maladroite expansion coloniale. Ce volume est édité par Armand Colin.

C'est avec une certaine méfiance que j'ai ouvert le livre de M. René Bazin : *Les Italiens d'aujourd'hui*, publié par Calmann Lévy. Je redoutais quelques développements sur l'état psychologique de nos amis d'autrefois et sur leur actuelle perfidie. Mais j'ai été bien vite rassuré. Le livre de M. René Bazin est surtout descriptif, plein de jolies observations prises surtout dans la vie populaire, parsemé de scènes heu-



SAINT MARTIN, tableau de El Greco.

reuses et riantes qui fourniraient à nos peintres de charmants sujets de tableaux.

La librairie académique Perrin vient de publier *La seconde vie de Michel Teissier*, qui termine le grand roman d'Edouard Rod, monument considérable, œuvre de longue haleine que l'auteur est parvenu à mener jusqu'au bout avec un incontestable talent. Au point de vue de l'art littéraire, c'est un véritable tour de force d'avoir su retenir le public sur ce personnage en définitive peu sympathique, et de l'amener à un dénouement qui, semblable à ceux de Shakespeare, sème les cadavres autour du funeste héros.

Pourquoi avez-vous intitulé votre livre : *Soirées perdues*, facétieux Willy ? Elles ne sont certes point perdues les soirées que l'on consacre à vous lire. Sous la forme la plus baroque du monde, derrière un entremêlement de coq-à-l'âne, de calembours et de basses bouffonneries, se cachent un admirable bon sens, une science profonde de la musique, une impitoyable ironie qui mettent à leur vrai point les chefs-d'œuvre aussi bien que les inepties exposés au théâtre pendant ces deux dernières années. On retrouve dans ce volume la plupart des célèbres *Lettres de l'ouvreuse*. L'ouvrage est publié par Tresse et Stock.

Plon et Nourrit viennent d'éditer un nouveau roman de M. Henri Ardel : *Au retour*. C'est une œuvre plutôt psychologique, mais l'auteur a su l'animer en variant ses décors, montrant ainsi de véritables qualités descriptives.

Dans *Les Principes de 89 et le socialisme*, M. Yves Guyot continue ses études sur la situation politique actuelle. En connaisseur, il en démontre les défauts et les périls. C'est, de sa part, un commencement de résipiscence ; il trouve que ses électeurs d'autrefois, ceux à qui il enseignait naguère la bonne parole, ont pris beaucoup trop au sérieux ses théories ultra-libérales, et surtout qu'ils en poursuivent la réalisation avec beaucoup trop de brutalité.

Le troisième volume du *Théâtre complet* de Edmond Gondinet vient de paraître chez Calmann Lévy. Il contient notamment *Le plus heureux des trois* (en collaboration avec Labiche) et *les Révoltées*.

Notes sur Berlin (Tresse et Stock), tel est le titre d'un très élégant petit livre, d'une centaine de pages, qui vient de paraître sous la signature de Jean Ajalbert, le jeune et spirituel auteur de : *Femmes et paysages*, *En amour*, le *P'tit*, *En Auvergne*. M. Ajalbert ne perd pas son temps en voyage. Il s'émue vite, comme il convient à un artiste et à un poète, voit juste et résume avec une spirituelle rapidité ses impressions et ses sensations d'art et de nature. M. Ajalbert a des illusions sur la paix universelle ; je voudrais bien les partager, mais je ne vois pas encore dans la nuit, brusquement éclairée par la bombe du *sans patrie* cher à l'auteur, poindre le jour où il n'y aura plus de frontières et où il y aura du *Marcobriinner pour tout le monde*...

M. Gustave Bourcard, en un gros volume édité par Damascène Morgan et admirablement imprimé par Grimaud, à Nantes, vient de publier la nomenclature complète des dessins, gouaches, estampes et tableaux du XVIII^e siècle. C'est un travail énorme, si l'on songe que l'auteur donne la description de chaque œuvre et le prix moyen de chaque état des gravures. L'ouvrage de M. G. Bourcard doit être entre les mains de tous les amateurs, car il leur évitera bien des mécomptes et les guidera toujours sûrement dans la composition de leur collection.

Where to go abroad ? (Où aller, à l'étranger ?), c'est à quoi répond un guide fort ingénieux édité par A. R. Hope Moncrieff, chez Adam et Charles Black, à Londres. Ceux de nos lecteurs familiers avec la langue anglaise trouveront, dans ce petit volume, agréable de format et d'aspect, les meilleurs renseignements et les plus pratiques sur les séjours divers où les gens de loisir peuvent aller dépenser leurs revenus. Le livre contient même des aperçus humoristiques fort bien trouvés, notamment sur la manière de préjuger la qualité d'un hôtel d'après sa dénomination.

En terminant, saluons l'apparition de la *Revue de Paris*, ressuscitée par un groupe puissant et dirigée par MM. Louis Ganderax et Darmesteter. Elle compte l'élite de la littérature parmi ses collaborateurs ; ouverte à tous les talents, sans parti pris ni sans exclusivisme, elle peut rendre de grands services aux lettres et aux sciences françaises.

T. G.

Le *Tout-Paris*, édition de 1894, est actuellement en vente. Cet intéressant et utile recueil, aujourd'hui à sa dixième année, renferme les noms et adresses d'environ 30.000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la haute bourgeoisie, au clergé, à la magistrature, au monde politique et littéraire, à l'armée, etc., etc. C'est l'annuaire par excellence de la société parisienne.

Les renseignements qu'il contient sont classés par noms et par rues et sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, tenu à jour.

Le tout forme un beau volume in-8° relié, du prix de 12 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, chaussée d'Antin.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par la gare Saint-Lazare, via Rouen, Dieppe et Newhaven.

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (y compris les dimanches et fêtes), et toute l'année.

Départs : neuf heures matin et neuf heures soir.

Le service de jour qui fonctionnait jusqu'à présent entre Paris-Saint-Lazare et Londres pendant la saison d'été seulement est maintenu pendant tout l'hiver.

C'est donc un double service assuré chaque jour (dimanches et fêtes compris) entre Paris et l'Angleterre par la voie la plus directe et la plus économique.

PRIX DES BILLETS :

Billets simples valables pendant sept jours : 1^{re} classe, 43 fr. 25 ; 2^e classe, 32 fr. ; 3^e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1^{re} classe, 72 fr. 75 ; 2^e classe, 52 fr. 75 ; 3^e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven et Brighton.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

Aux stations thermales et hivernales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Des billets d'Aller et Retour, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e et 3^e classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations hivernales et thermales ci-après du réseau du Midi, et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 15 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). Tout billet d'aller et retour délivré au départ d'une gare située à 500 kilomètres au moins de la station thermale ou hivernale, donne droit, pour le porteur, à un arrêt en route à l'aller comme au retour. Toutefois, la durée de validité du billet ne sera pas augmentée du fait de ces arrêts.

La période de validité des billets d'aller et retour peut, sur la demande du voyageur, être prolongée deux fois de dix jours, moyennant le paiement aux Administrations, pour chaque fraction indivisible de 10 jours, d'un supplément de 10 % du prix total du billet aller et retour.

AVIS. — La demande de ces billets doit être faite trois Jours au moins avant le jour du départ.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES.

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 30 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 7 h. 09 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Trajet en 10 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 14 du soir.

Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 11 et 6 h. 14 du soir.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le FIGARO ILLUSTRÉ sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

De 1893

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Étrennes et contenant près de 300 pages illustrées en couleurs, 12 couvertures et 27 fac-simile hors texte en couleurs, dont cinq en double format, est en vente chez tous les libraires.

Prix : 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, 8, rue de Provence.

TABLES DU "FIGARO ILLUSTRÉ"

MM. les abonnés, qui nous continuent leur souscription, ont reçu gratuitement, avec le fascicule de janvier 1894, la table des matières contenues dans le volume de 1893, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro, qui désiraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes à M. Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence, Paris.

Le prix des tables, des titre et faux-titre (8 pages en tout) est de 0 fr. 50, frais de poste compris.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

LES CROIX D'ÉPOUVANTE



D

Mon Dieu la belle invention
Je suis sportive, passion
Exquise, saine et délectable,
Seigneur vous êtes équitable
Donnez-moi l'absolution

eigneur je viens grave et soumise.
Et pure comme une promesse,
Prier avec contrition.
Donnez-moi l'absolution.
Le Théâtre est chose permise.

O Ciel! je suis une victime
Illégitime et légitime.
Du cœur pour ma punition,
Donnez-moi l'absolution.



Salons du XVIII^e Siècle

PAR MARY SUMMER

NON loin des remparts, et tout proche de l'endroit où se trouve aujourd'hui la Bourse, s'élevait le couvent des Filles-Saint-Thomas. Ce n'était pas là qu'il fallait alors chercher le centre de la vie et du mouvement; rien de plus calme que ce vaste enclos où se réfugiaient volontiers celles qui désiraient jouir à bon marché d'un logis commode et tranquille. C'est ainsi que, vers 1732, après la mort de son mari, une *bourgeoise de qualité*, madame Doublet de Persan, vint

habiter le couvent des Filles-Saint-Thomas. Déjà infirme, elle y vécut quarante années sans sortir, oubliant ses maux et se consolant d'une réclusion sévère par la présence assidue de ses amis.

Le salon de Madame Doublet, une des curiosités de ce XVIII^e siècle où abondèrent tant de choses étranges, eut une physionomie toute particulière. Là, on ne se contentait pas de parler comme chez Mesdames d'Houdetot, d'Epinay, du Châtelet, Geoffrin, du



Une Soirée chez Madame Geoffrin (1755).



1 Buffon. 2 Mademoiselle Lespinasse. 3 Mademoiselle Clairon. 4 Le Kain. 5 Dalmembert. 6 Carle Varloo. 7 Helvetius. 8 Duclos. 9 Piron. 10 Crébillon. 11 L'Abbé de Bernis. 12 Le Duc de Nivernois. 13 La Duchesse d'Anville. 14 Le Prince de Conti. 15 Madame Geoffrin. 16 Fontenelle. 17 Joseph Vernet. 18 La Comtesse d'Houdetot. 19 Le Président de Montesquieu. 20 Claireau. 21 Daguesseau. 22 Mayran. 23 Maudperruis. 24 Le Maréchal de Richelieu. 25 Malesherbes. 26 Turgot. 27 Diderot.

28 Quesnay. 29 L'Abbé Barthélemy. 30 Le Comte de Caylus. 31 Danville. 32 Soufflot. 33 Bouchardon. 34 Saint-Lambert. 35 Dargental. 36 Le buste de Voltaire. 37 Le Duc de Choiseul. 38 Le Président Hénault. 39 Rameau. 40 J.-J. Rousseau. 41 Raynal. 42 La Condamine. 43 Thomas. 44 Vien. 45 Marmontel. 46 Marivaux. 47 Gresset. 48 Vaucanson. 49 Pigalle. 50 Bernard de Jussieu. 51 Daubenton. 52 L'Abbé de Condillac. 53 Madame de Graffigny. 54 Reaumur. 55 Madame du Boccage.

N. B. — L'appartement est représenté tel qu'il existait alors avec les mêmes tableaux dont il était orné. On y remarque les portraits du Maréchal de Saxe et du Roi de Pologne Poniatowski.

Deffand, et, sous la haute direction du sieur Bachaumont, s'élaborait la plus maligne des gazettes; c'était le centre du reportage, le bureau de nouvelles de Paris, l'écho de tous les bourdonnements, la lanterne magique où défilaient les silhouettes du jour: l'église, l'Académie, le théâtre, la Cour et la ville, tout y était passé au crible. Le ton de la société avait bien changé depuis le commencement du siècle; on n'en était plus à l'élégance musquée de la petite Cour de Sceaux, aux divertissements ingénieux où l'influence de la *Chambre Bleue* et la majesté du grand siècle se faisaient encore sentir; le diapason général était monté à une

hauteur surprenante; un esprit d'investigation et de libre examen s'emparait de la bourgeoisie comme de la noblesse. C'était bien un peu la faute des philosophes et de l'encyclopédie.

Monsieur de Persan, intendant du commerce, n'avait laissé à sa veuve qu'une honnête aisance et les raffinements de luxe n'entraient pour rien dans la vogue du salon dont il s'agit. On n'y voyait pas, comme chez les financiers, le brocart s'y retrousser en portières chatoyantes, les lustres de Bohême descendre majestueusement des plafonds et, du haut de leurs trumeaux, les déesses sourire aux mortels. Qu'on se figure une longue pièce

aux boiseries blanches, un peu froide, un peu nue. Au-dessus de chaque porte des amours peints en grisaille, des amours *endeuillés*, dirait un moderne décadent; en revanche, appendus au mur, les portraits des habitués de la maison. Ces messieurs arrivaient tous les jours à la même heure et s'asseyaient à la place qui leur était réservée, dans le fauteuil qui se trouvait juste au-dessous de leur portrait, ce qui permettait de comparer l'original à la copie. Point de meubles, à l'exception d'une table carrée sur laquelle étaient ouverts deux gros registres : l'un pour les nou-

chargeait d'introduire le nouvel arrivant; il le prenait par la main, comme s'il s'agissait de conduire le *branle*, et le menait près de la maîtresse du logis. Au coin de la cheminée on apercevait une silhouette informe, enfouie dans un mantelet de taffetas puce : c'était madame Doublet. Mais, admirez le triomphe de l'esprit sur la matière; chez cette vieille femme, laide et condamnée à l'immobilité, la physionomie demeurait expressive; la bouche souriait, l'œil pétillait : du fond de sa bergère elle animait le vaste salon; hommes de lettres et hommes de cour se groupaient autour d'elle plus empressés qu'auprès d'une beauté à la mode.

En pleine jeunesse, la dame n'avait jamais été jolie, témoin ces vers de Maurepas :

« Quoi! sans taille et sans gentillesse,
Persan veut donner de l'amour! »

S'il fallait croire les mauvaises langues, elle en inspira pourtant jadis à Bachaumont, de seize ans plus jeune qu'elle et du physique le plus séduisant. Tous deux embaumaient alors dans l'amitié un plus tendre commerce; ces choses-là se faisaient volontiers au XVIII^e siècle. Ajoutons que Madame Doublet dessinait fort bien et que Bachaumont gravait à merveille. De la collaboration de ces deux amateurs étaient sorties quelques œuvres estimables. Mais, plus que l'art et mieux que l'amour, la curiosité avait réuni ces deux êtres si bien faits pour s'entendre.

Orphelin recueilli par son grand-père médecin du Dauphin, Petit de Bachaumont avait passé son enfance dans les couloirs du château de Versailles, baptisé dans la chapelle du roi et caressé par les princesses. Sa fortune lui assurait l'indépendance. « *Otiosus et amatoribus* », « Avec les loisirs, les Muses et les amours », telle était la devise de cet aimable épicurien; il avait des yeux pour tout voir, des oreilles pour tout entendre, un tact exquis pour discerner et choisir. Très instruit sous une apparence de légèreté, il savait écouter et conter sans passion, sans parti-pris; *anecdotier* par excellence dans un siècle où triomphait l'anecdote.

Après Bachaumont, le personnage considérable du salon Doublet, venait, sans contredit, l'académicien Voisenon; intelligence alerte sur un corps chétif, frétilant conteur, abbé peu dévot, en qui s'incarnait l'esprit léger du siècle; le courtisan des reines de la main gauche, qu'elles s'appelassent Pompadour ou Marquise. — Marquise de l'Opéra, l'amie de monseigneur le duc d'Orléans — l'intime de *Babet la bouquetière*, alias cardinal de Bernis et le

plus heureux des trois ou des quatre dans le ménage Favart.

Quel contraste avec son voisin de fauteuil aux Filles-Saint-Thomas, la Curne de Sainte-Palaye, le moyenagiste lourd et pédant, membre de l'Académie des Inscriptions, qui devait laisser, le malheureux! 100 volumes in-folio manuscrits, relégués aujourd'hui dans les combles de la bibliothèque de l'Institut. En face de ces messieurs s'asseyaient Maurice Falconet, auteur d'une statue équestre de Pierre le Grand; Dortous de Mairan, l'astronome qui avait succédé à Fontenelle comme secrétaire de l'Académie des Sciences, et Foncemagne, sous-gouverneur du duc de Chartres, académicien aussi, celui-là, quoique peu connu de la postérité. Le marquis de Chauvelin, ambassadeur en Italie, le comte Fériel d'Argental, neveu de Madame de Tencin, et le chevalier de Mouchy, romancier médiocre, complétaient cette réunion d'intimes, auxquels se joignaient parfois, soit des invités de passage, comme le président Hénault, soit des étrangers ou des provinciaux, jaloux de pénétrer dans un salon célèbre. Quant au sexe féminin, il était peu ou mal représenté. Comment les perches vaporeuses, célébrées par Crébillon fils, se seraient-elles fourvoyées dans un logis où on ne jouait pas de charades et où on ne chantait pas d'ariettes; où les femmes ne venaient pas faire des nœuds et les colonels de la tapisserie, et où, si l'on découpait des silhouettes à l'emporte-pièce, c'était avec la langue, non avec les ciseaux. Pour se risquer dans cet antre



M. DE LA POPELINIÈRE.

velles positives, l'autre pour les nouvelles douteuses; c'était toujours celles-là qui avaient le plus de succès auprès du public. En face de la table, une horloge à pied se dressait dans sa gaine, sonnant deux fois, comme le carillon de Dunkerque, les heures que les familiers du lieu se plaisaient à oublier. On regardait comme un honneur d'être admis à ces réunions, que les naïfs qualifiaient de conférences académiques. Les *paroissiens de Madame Doublet* faisaient le pendant des *bêtes de Madame Geoffrin*. L'un d'eux écrivait à un ami : « Il n'est pas de jour où je ne remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me mettant au nombre des paroissiens de Madame Doublet. »

Piron, ce fils d'apothicaire, qui n'était pas précisément timide, s'exprimait ainsi dans une lettre adressée à l'abbé Legendre, frère de Madame Doublet :

« Annoncez une bête à madame votre sœur; je me rendrai demain, à midi trois quarts, à son invitation : je ferai la révérence, je boirai, je mangerai, je dirai grand merci et je m'en irai. Quant à l'opinion que je laisserai de moi, ce sont les affaires du dieu Caprice de ma part et de la fée Indulgence de celle des autres. » Beaucoup de fausse modestie était cachée sous ce programme que Piron se garda bien de réaliser.

Dans le salon Doublet la cérémonie de l'initiation ne variait guère. Le grand-maitre des cérémonies, Bachaumont, coiffé de la perruque à tire-bouchons inventée par le duc de Nevers, se

de la médisance, il fallait avoir franchi la soixantaine comme Madame du Bocage ou être aveugle comme la marquise du Deffand.

On se piquait d'exactitude chez la veuve Doublet; à une heure sonnante les laquais annonçaient le dîner. On roulait le fauteuil de l'infirme; Bachaumont offrait son bras à Madame du Bocage souriante comme aux jours heureux où Voltaire et Fontenelle prônaient sa beauté; tous les convives suivaient pêle-mêle et passaient dans une salle à manger dont les hautes fenêtres donnaient sur les cloîtres du couvent. *On ne se ruait pas en cuisine*, pour employer une expression consacrée; le repas n'était qu'un prétexte, un accessoire, et les convives n'attendaient même pas que la grosse faim fût satisfaite pour préluder à la confection de la fameuse gazette. Aussitôt le café pris, on se levait de table; il s'agissait, sans perdre un instant, de jeter sur le papier le fait-divers, la chronique vivante, l'anecdote toute chaude. C'était Bachaumont qui tenait la plume et chacun apportait son contingent de nouvelles. Les frasques de Mademoiselle Guimard, la belle damnée, comme disait Marmontel; les querelles et les raccommodements de Mademoiselle Arnoux, premier sujet de l'Opéra, avec son tendre ami le comte de Laura-guais; la dernière élection de l'Académie française et la dernière exécution de la place de Grève; les *capucinades* de Voltaire, qui s'était confessé pour Pâques, et l'aventure désastreuse de Mademoiselle Maisonneuve, du Théâtre-Français, qui, en tombant sur la scène, avait découvert ce que les reines de tragédie n'ont pas l'habitude de montrer au public; aucun bavardage mondain n'était omis; tous les can-can du jour tombaient pêle-mêle dans ce registre, dont la feuille était vite remplie. Bachaumont levait la séance, les laquais emportaient les nouvelles pour les copier; elles allaient courir la ville, la province et même l'étranger, moyennant une rétribution de six, neuf et douze livres par an. La spéculation n'était pas mauvaise; cette petite presse hardie, qui ne ménageait ni épigrammes ni critiques au gouvernement, semblait faite tout exprès pour réjouir les contemporains frondeurs; la chute n'était pas loin du triomphe. Dénoncés en haut lieu, les paroissiens de Madame Doublet virent fermer le bureau de nouvelles que monsieur de Choiseul, neveu de la maîtresse du logis, appelait insolemment *la boutique de ma chère tante*. La coterie fut dispersée, mais ces passe-temps d'une société frivole ne devaient pas être perdus pour la postérité; réunies à d'autres papiers trouvés dans le portefeuille de Bachaumont, les nouvelles à la main forment une partie des *Mémoires secrets* qui jettent un jour si curieux sur l'histoire du XVIII^e siècle.

Tout différent était le salon de Madame Geoffrin, où le philosophe d'Alembert trônait comme Bachaumont chez la vieille Doublet. Madame Geoffrin avait eu la chance de recueillir l'héritage de madame de Tencin; gens de lettres et beaux esprits, la *ménagerie* avait passé dans son salon avec armes et bagages, comme elle-même le disait en riant. La bonne dame, qui pensionnait l'Encyclopédie et les encyclopédistes, ne détestait pas les trompettes; elle n'était pas exempte d'un certain charlatanisme; nonobstant, les contemporains s'accordent à voir en elle une femme de bon ton et de bon goût, dont le savoir-vivre fut la suprême science et non, pour employer l'expression de Marmontel, *un monstre d'esprit* comme sa rivale du Deffand.

Dans le salon Geoffrin on se piquait surtout de littérature. Si l'on y sacrifiait un peu au genre malicieux de l'époque et si l'on y retrouvait quelques familiers du bureau de nouvelles, tels que l'astronome Mairan ou le diplomate Fériol, l'ensemble de la compagnie était plus varié et plus brillant. Fontenelle, Montes-

quieu, Marivaux, Diderot, Saint-Lambert, Buffon, Lekain, Helvétius, Crébillon, l'abbé de Bernis, le duc de Nivernais, le maréchal de Richelieu, quelle chambrée! Et les femmes! Il ne s'agissait plus, comme dans le logis des Filles-Saint-Thomas, de quelques commères bavardes: la fine fleur de la Cour, de la ville et du théâtre, l'élégante Septimanie d'Egmont, l'aristocratique comtesse de Boufflers, la belle d'Hérouville cette Lolotte aux beaux yeux si chère à Voltaire, la romanesque Graffigny, la



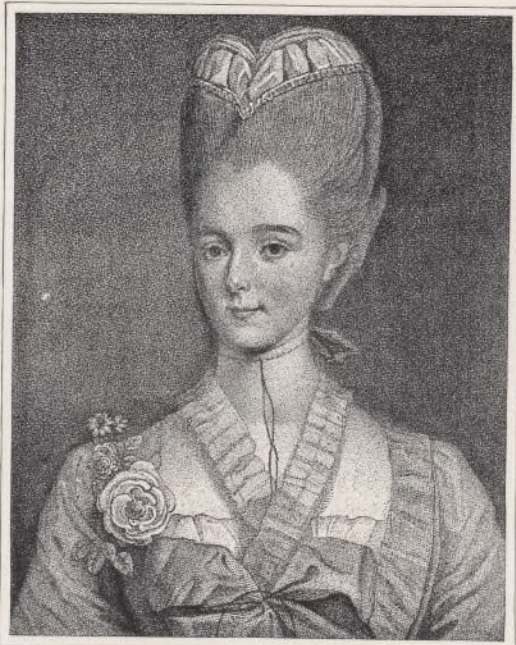
tendre d'Houdetot, l'ardente Lespinasse, la tragique Clairon, et tant d'autres, défilèrent dans ce salon, dont la vogue éclipsait tous les bureaux d'esprit; elles briguerent l'honneur de s'asseoir à ces fameux soupers dont le menu ne variait guère: un poulet, une omelette et des épinards, accompagnés d'un vin médiocre, voilà ce qui était invariablement servi chaque soir, mais l'esprit des convives remplaçait le champagne et faisait passer sur le reste. Parfois même, monseigneur le prince de Conti daignait honorer de sa présence les raouts de Madame Geoffrin et on voyait le grand cordon bleu de l'altesse royale se détacher en clair à côté de la *fontange* sombre qui nouait le bonnet de la maîtresse du logis. Auguste Poniatowski, qui fut un des intimes de ce salon avant de monter sur le trône de Pologne, appelait familièrement Madame Geoffrin *maman*. Un jour, cédant à de pressantes sollicitations, la dame quitta ses amis et sa chère rue Saint-Honoré pour s'en aller vers les pays du Nord, à Varsovie, où elle fut reçue comme une reine.

Qu'on ne s'en étonne pas trop; cette bourgeoise, chez laquelle se faisaient présenter toutes les notabilités de passage à Paris, possédait ce grand art, un peu oublié aujourd'hui, de tenir un salon; si elle affectait volontiers de s'effacer et de se taire, elle s'entendait à merveille à faire valoir l'esprit des autres; cette ignorante, qui se refusait même à l'orthographe, avait, comme

Louis XIV, une faculté divinatoire pour découvrir le talent; elle savait jouer des hommes comme d'instruments variés et parler aux grands auteurs comme aux grands seigneurs, déployant, pour les attirer et les retenir, ce tact exquis et cette grâce native que l'expérience avait doublés. Un astre nouveau se levait-il au firmament littéraire? on pouvait sans crainte affirmer que sa réputation avait pris

naissance chez Madame Geoffrin. Dieu sait si le triomphateur y était fêté, choyé, caressé; que de flatteries subtiles! Quel encens délicat brûlé par les plus jolies mains du monde!

Voyez - vous, au milieu du salon en vogue, ce jeune homme debout devant une assistance choisie? On l'appelle l'abbé Delille; hier encore il était inconnu; il vient de traduire en vers les Géorgiques de Virgile, ce qui lui a valu



LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

la chaire de poésie latine au Collège de France; il sera bientôt, dit-on, de l'Académie. La première, Madame Geoffrin a discerné en lui un homme qui devait honorer les lettres françaises et lui a ouvert sa porte avec enthousiasme. En ce moment, il lit un poème sur la *Conversation*, qui soulève de vifs applaudissements; les femmes se pâment. L'auteur, qui n'a guère que trente ans, n'est pourtant pas, tant s'en faut, favorisé sous le rapport du physique, mais, fait observer une des belles auditrices, Madame de Genlis, « il est d'une laideur spirituelle et amusante à considérer »; de plus, il déclame comme un ange; on se l'arrache dans les salons. Aussi, pendant près d'un demi-siècle, traînera-t-il de tous côtés ce même poème manuscrit de la *Conversation*; il l'a lu en 1769 chez Madame Geoffrin; plus tard, il le lira à l'Athénée du Palais-Royal, devant les merveilles du Directoire; il le relira en 1812 chez la belle Récamier, et, chose digne de remarque, qui prouve que messieurs les éditeurs étaient encore moins tendres jadis qu'aujourd'hui pour les desservants de la Muse: c'est seulement dans cette même année 1812, après que la France aura vu changer trois fois son gouvernement, que le pauvre Delille, aveugle et académicien depuis 1774, imprime enfin le manuscrit qui jaunissait dans son portefeuille.

Il y avait une fois un financier très honnête, ce qui était rare au siècle des fermiers-généralistes; on l'appelait la Popelinière et, par corruption, la Popelinière. Monsieur le duc de Richelieu, l'irrésistible vainqueur, avait fait beaucoup de chagrin à la Popelinière et causé de grands troubles dans son ménage. Le pauvre homme se consolait des déboires conjugaux en faisant des opéras que le symphoniste Gossec, son maître de chapelle, corrigeait sans doute un peu. Il y avait tous les dimanches à Passy, dans le splendide hôtel du financier, une messe en musique très suivie par le beau monde; le soir, la grande galerie s'illuminait et un concert admirablement organisé réunissait l'élite de la société parisienne. Si Madame Geoffrin réclamait la palme de l'esprit pour son salon, la Popelinière était en droit d'élever les mêmes pré-

tentions au point de vue musical. Il y avait chez lui un ensemble merveilleux d'artistes éprouvés: Gossec tenait le piano-forte, Gaiffre jouait de la harpe, Cramer tirait des sons magiques de son violon, Duport faisait pleurer le violoncelle; un aveugle, nommé Friseri, pinçait de la mandoline, de la guitare et aussi

du pardessus de viole; Philidor jouait de la musette, Pellegrini et Albanèse chantaient. Le compositeur Rameau, alors plus qu'octogénaire, venait souvent mêler ses bravos à ceux des auditeurs. Le concert commençait à cinq heures du soir; à neuf on allait souper et le gros de l'assistance regagnait Paris; après souper, on recommençait

la musique, dans l'intimité cette fois; on abandonnait la galerie et on s'installait dans un petit salon. Là, entre deux paravents, on exécutait quelques fragments de la *Princesse de Navarre*, l'œuvre capitale du financier, dont le grand air: « C'est la princesse de Navarre, c'est la merveille la plus rare », eut tant de succès jadis. Autre temps, autre musique. Pauvre princesse! Quelle singulière figure elle ferait aujourd'hui à l'Opéra entre la *Valkyrie* et *Salambo*! Parfois, la jeune Félicité Ducrest, plus tard Madame de Genlis qui n'avait alors que treize ans, mais qui aimait déjà à s'exhiber, dansait le menuet d'Exaudet ou le pas Russe en s'accompagnant de la musette. L'impératrice Catherine était en correspondance avec beaucoup de célé-

brités françaises, et la Russie était déjà à la mode; le pas Russe de mademoiselle Félicité faisait fureur; elle devait le recommencer plusieurs fois de suite, et le bon la Popelinière, l'âme remuée par les petits talents de la future gouvernante des princes d'Orléans, s'écriait: « Quel dommage qu'elle soit si jeune! »

Quelquefois aussi l'épINETTE se taisait; on causait alors et on riait dans le salon de musique comme dans un simple bureau d'esprit. M. d'Angivilliers, menin du Dauphin, surnommé l'ange Gabriel; le chevalier de Bonnard, l'ami des femmes, le confesseur en frac auquel elles avouaient tout; Bertin, l'élégant imitateur de Tibulle; Monville, le propriétaire d'Ermenonville, qui avait de l'esprit comme s'il n'eût pas été financier; Latour, le peintre des beautés à la mode, faisaient assaut de verve et de gaieté. Le pastelliste racontait qu'il était descendu de chez lui, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, pour gagner le Pont-Neuf. Là, plongeant dans l'eau, il s'était accroché des deux mains à une péniche et avait ainsi descendu la Seine jusqu'à Passy. Nous ne recommandons pas ce mode de transport aux gens soucieux de la fraîcheur de leur toilette; mais ce récit, plus ou moins véridique, divertissait beaucoup l'assistance. Temps frivole et charmant où de pareilles histoires suffisaient à tenir en joie toute une société de gens d'esprit! Bon vieux temps, nous ne te reverrons plus!

MARY SUMMER.



MADAME DE GRAFFIGNY.



UNE LECTURE PAR DELILLE.

La Grange-aux-Belles

CHRONIQUE DU XVIII^e SIÈCLE

PAR MAURICE MONTÉGUT (*)

II (Suite)

Louis de Croix, qui se défendait en disant que tout était bien au contraire, puisque la conclusion de l'histoire était l'honneur qu'il avait de souper chez un tel amphytrion; — qui défendait ses nouveaux amis en jurant, avec vivacité, que

prit congé du vieillard, en lui disant, sur une poignée de main : « J'espère bien que vous me ferez cet honneur de me permettre une visite de remerciement. »

Monsieur de Mareuil répondit sans plus de hâte :

« Certainement, avec plaisir, mais en ce moment mes devoirs me retiennent au château, et c'est là que vous aurez à me demander... »

Ce qui allongea le nez du baron, qui savait bien que, par là, ne se rencontrait point Olympe. Et certes, il fût parti le cœur gros, et l'âme molle si, comme il quittait la maison, dans la traversée de la cour, il n'avait point entrevu, par le cadre d'une fenêtre, une ombre qui semblait guetter son passage et qu'il reconnut sur-le-champ.

Il s'arrêta une minute, l'ombre disparut alors. N'importe, il allait mieux de cœur et d'âme, et dans l'assurance de sa belle jeunesse, ne doutait guère plus d'être aimé de la divine Olympe.

Au dehors, la tête tournée, il se perdit par des ruelles désertes dans un immense besoin de chanter aux étoiles.

Mais il fut tiré de son rêve par une volée de pierres lui arrivant en plein visage, sans qu'il pût deviner d'où partait l'algarade. Il se fit un bouclier de son manteau, et l'épée au poing, franchit au grand trot un carrefour. Là, il distingua sa vraie route, mais les pierres pleuvaient toujours et des ombres menaçantes glissaient le long des maisons endormies. On essayait de l'entourer, sans nul doute.

C'était un guet-à-pens dans les règles, une basse vengeance assurément; si brave qu'il fût, il s'énervait devant ces fuyants adversaires qu'il ne pouvait atteindre et que poursuivre eut été la dernière des témérités par ces impassés et ces culs-de-sac obscurs.

Il fonça au travers de l'obstacle, l'épée haute, et d'une haleine, atteignit enfin son hôtel.

Sur la porte, il trouva ses nouveaux amis, Billourdan en tête, qu'il hébergeait depuis la veille généreusement. Le voyant survenir dans un tel désarroi, tous dégainèrent et fouillèrent l'alentour.

Mais les agresseurs s'étaient évanouis dans l'ombre, on ne retrouva rien. Rassemblés en délibération, l'avis des cinq fut que le coup venait du capitaine Jean Combres des Encombrailles; et il fut résolu que, dès le lendemain, on le rechercherait pour lui couper les deux oreilles.

Les quatre hobereaux s'étaient dévoués corps et âme au baron, et celui-ci, satisfait d'être entouré, les avait suppliés de puiser dans sa bourse. Ils acceptaient sans trop de façon dans un grand allègement de soucis, et se promettaient de rembourser leur bienfaiteur, sitôt qu'ils auraient trouvé à la Cour la place que méritaient leur qualité et leur beau désir d'être utiles à leur pays.

Pourtant, l'état présent pouvait se prolonger au delà de leurs croyances; mais comme ils avaient malgré tout, bon espoir, ils vivaient joyeux; et de cette joie, Louis était ravi lui-même, n'aimant rien tant qu'à faire des heureux.

Le lendemain donc, ils s'en furent en quête du Capitaine. Partout où ils le demandaient, les figures se rembrunissaient aussitôt, car on s'imaginait qu'ils étaient de ses amis, et les bourgeois garaient leur chaîne de montre. Par malveillance, on les dérouta, et le soir tomba sans résultat pour eux.

Comme le hasard les amenait devant la Grange-aux-Belles, et qu'il se faisait tard et l'heure de la faim :

« Entrons-là souper, dit le baron; j'aime cette maison à cause que le vin y est bon et surtout que je vous y ai connus. »

Après une invitation si courtoisement formulée, il ne restait qu'à s'incliner et qu'à consentir, ce qui fut fait à la minute.

L'endroit était presque désert, ce jour-là, parce que le matin même, le Roi avait quitté Versailles avec sa suite, et que la ville retombait à elle-même, à son grand calme et à son grand silence.

A leur entrée, un gros éclat de voix furieuses leur fit dresser les oreilles; on se disputait ferme à l'intérieur; ils n'en furent nullement surpris en apercevant l'hôtelier Jobardinet aux prises avec des Encombrailles.

Ils le trouvaient enfin, alors qu'ils ne le cherchaient plus.

Ils s'arrêtèrent un temps, sans avoir été vus, pour écouter la



Billourdan était brave, Lincel vertueux, Fillol honnête et Richardet accompli, — baissa le nez sur le dernier reproche de M. de Mareuil. Il pensait à répondre qu'il avait pris, dans son inexpérience, Verdurette et Lison pour des dames de la Cour, mais il recula devant l'énormité du mensonge et préféra se taire.

Monsieur de Mareuil n'insista pas et causa d'autre chose; l'interrogeant, sans le paraître, sur sa famille et sa vie d'autrefois.

Ici, le petit baron put prendre sa revanche, et la religion qu'il gardait à ses parents morts sembla plaire au vieillard.

Puis, à chercher dans ce bas monde, toujours par quelque côté, deux hommes se reconnaissent, ce qui prouve que la terre n'est point si grande qu'elle en a l'air. Ils se découvrirent des accointances; les anciens amis de son père, dont Louis savait les noms sans en avoir jamais aperçu les visages, étaient pour la plupart connus du conseiller. Et leur cordialité en grandit aussitôt.

Malgré tout, le repas terminé, lorsque le jeune homme

(*) Voir le *Figaro illustré* fascicule de février, page 21.

querelle, bien certains d'être édifiés une fois de plus, sur le compte du fameux capitaine. Et voici ce qu'ils purent entendre; ce dont ils se poussaient les coudes, en s'esclaffant tout bas :

« Non! criait Jobardinet, non! en voilà suffisamment, je pense; vous me devez à crédit douze diners, vingt soupers,... un peu plus de mille livres. En tout, je n'ai encore jamais vu la couleur de votre argent. Ce soir, c'est bien dit, je vous refuse

sans monnaie... la patience a des bornes, et ce n'est pas un hospice en ces lieux...

— Drôle! je te... » grondait Jean Combre.

Mais l'autre, l'interrompant, glapissait d'une voix suraiguë :

« Drôle, tant que vous voudrez; je n'en suis plus à compter les gros mots des mauvais payeurs, et c'est pour moi musique coutumière. Vous feriez mieux de détalier sans rien dire, car un



scandale vous devrait importer. Allons, laissez-moi tranquille, allez-vous-en, ou j'envoie quérir la garde. Je suis chez moi.»

Et le capitaine, sacrant par tout l'almanach, répliquait sans rompre d'une semelle :

« Tu es chez toi? gargotier des quatre voleurs! tu es chez toi?... apprends qu'un gentilhomme de ma sorte est chez lui partout où il lui plaît d'entrer. Tu devrais me servir à genoux, trop heureux que je goûte ta cuisine, faute d'autre, et sur cette simple assurance que je te paierai, tôt ou tard, un jour qu'il fera beau. Et puis, tais-toi bien vite, ou pour venger tes poulardes, je te mets en broche à ton tour... »

Il aurait continué longtemps, faisant blanc de son épée à demi tirée du fourreau, si le baron de Croix, Billourdan, Fillol, Lincel et Richardet, n'avaient point jugé opportun d'apparaître, pour jouir un peu de sa confusion, et commencer leur revanche.

A leur vue, il pâlit, mais fit bonne contenance. Les cinq s'avancèrent, et Billourdan s'arrangea pour prendre le pas sur son jeune camarade; il passa entre Jobardinet, qui redoublait d'invectives, comprenant qu'un renfort survenait, et le capitaine hors de lui; très haut alors, il prononça :

« Canaille! »

Fillol, qui le suivait sur les talons, s'exclama :

« Crapule! »

Richardet empressé, carrant les épaules, bouscula l'officier, en le saluant d'un :

« Fi, la mauvaise bête! »

Ce dont Lincel se prit à rire, en ajoutant :

« Gueux fieffé! »

Le baron, distancé, fit mieux encore cependant. Il appréhenda le sire au collet, en disant : « Vous me devez des comptes; à défaut d'un souper, monsieur l'assassin! vous m'avez rendu des pierres; volée pour volée, ma canne va vous répondre. »

Jean Combre des Encombrailles se dégagea d'un saut, et, sur trois pas de recul, l'épée au clair, les yeux fous, les dents grinçantes, il répartit :

— Tas de manants, vous êtes cinq, je suis seul, venez, je vous attends, on a vu cinq cochons saignés à la même lame... bataille! »

Mais, les bras levés, Jobardinet et ses servants se jetaient dans la mêlée :

« Par grâce! mes seigneurs! vous déshonorez mon hôtellerie... pas de sang! pas de sang! ou bien je suis perdu et ma maison fermée! au secours! à la garde!

— Rassurez-vous, brave homme, répondit Louis de Croix, nous irons plus loin, mais remerciez-nous, je vous prie, de vous délivrer d'une aussi vilaine pratique... »

Fillol proposa.

« Prêtez-nous votre grange, l'hôtelier, votre salle de bal, puisqu'il s'agit de danser à cette heure... »

— Bravo! clamèrent les quatre autres...

— Cela vous va-t-il ainsi, monsieur? interrogea le baron.

— Là ou ailleurs, mais tout de suite! » fit le capitaine.

Jobardinet accepta, bon gré mal gré, la proposition. Dans la grange, éclairée de torches et de lanternes, tout le monde se précipita.

— Monsieur, dit encore Billourdan à Jean Combre, nous ne sommes pas des assassins; un seul de nous croisera son fer avec le vôtre; ce sera moi, si vous le voulez bien, car en entrant, le premier, je vous ai distinctement qualifié de « canaille! »

Mais déjà le baron et les trois camarades se récriaient. Louis réclamait son droit de priorité pour injures anciennes, et Richardet, Fillol, Lincel, à tue-tête se déclaraient insulteurs, insultés, et n'en démordaient point.

« C'est bien, tirons au sort! dit négligemment Billourdan.

— C'est cela, fit le capitaine, tirez au sort; au premier qui va rougir la terre... Après ce premier, je reste au service des autres.

— Bavard! » répliqua Billourdan en haussant les épaules.

Et, déjà, il déchirait en quatre morceaux pareils une feuille de carnet, inscrivait des noms et les jetait dans son chapeau. Il le tendit au baron, qui, tout en protestant encore, prit un papier au hasard, le dépla et lut :

« Billourdan! »

— A nous deux, monsieur, cria vivement celui-ci, déjà campé devant des Encombrailles. »

Ils tombèrent en garde; et aux rouges lueurs tremblotantes des torches, aux clartés jaunes des lanternes, le spectacle était curieux et farouche, car les deux adversaires apparaissaient de même taille, aussi poilus l'un que l'autre, différents seulement de couleurs : Encombrailles roux d'enfer, Billourdan noir de nuit, et de même force aussi sur l'escrime. Leurs deux épées grinçaient dans la rencontre, se choquaient, sinistres, et les deux



... ET SUR CES MOTS, LE CONSEILLER SORTIT, ENTRAÎNANT SA FILLE (Voir le fascicule de février 1894, page 24).

corps repliés, par bonds en avant, en arrière, faisaient danser des ombres fantastiques sur la chaux des murailles.

Cela dura quelques minutes anxieuses.

« A toi !

— Plus loin... à d'autres... tiens !...

— Pas encore, fiston ! Avale ça.

— Ça ne passe point.

— Ah !

— Oh ! »

Le capitaine au régiment de Beauce s'effondrait, battant l'air des deux bras, l'épée au sol, du rouge plein la poitrine.



« Il a son compte ! dit Fillol... Qu'on l'emporte où l'on voudra. »

Et, comme des laquais ramassaient le blessé, il hurlait :

« Au revoir, ce n'est rien... dans quinze jours !... »

Mais, brusquement, il syncopa.

« Allons diner, dit Billourdan.

— Tout à l'heure, répondit de Croix, très sombre; il nous reste un compte à régler... Etes-vous fatigué, Billourdan ?

— Moi, pas le moins du monde, répartit ce dernier... C'est le vin blanc, j'en embrocherais vingt autres...

— Alors, en garde ! »

Le baron tirait son épée. Ce fut une surprise bien naturelle; on s'interposait.

« Que veut dire ? demandait Fillol.

— Vous êtes fou ? disait Richardet.

— A lier ! répétait Lincel.

— Non, messieurs, répliqua le baron avec mélancolie, mais Billourdan s'est moqué de nous tous, surtout de moi, le plus engagé. Voyez plutôt. »

Et il leur montrait les feuilles déchirées du carnet qu'il avait ramassées; les quatre morceaux de papier portaient un seul nom, quatre fois le même : *Billourdan*. Il n'y avait pas de risques que le sort s'égaraît.

« Diable ! murmura Richardet, l'intention était bonne... mais c'est pointilleux, je l'avoue. »

Fillol et Lincel baissaient la tête; Billourdan se fourrageait à pleins poings la tignasse.

« Je vous attends, » répéta le baron.

Billourdan ramassa son épée. Aussitôt les trois autres dégainèrent à leur tour, les laquais et l'hôtelier les crurent fous furieux : ils s'enfuirent, épouvantés, gémissant des prières.

Au premier engagement, qui n'était qu'un salut, les trois épées de Richardet, Lincel et Fillol s'interposèrent avec autorité, abaissant les lames des adversaires.

« Assez, déclaraient-ils, l'honneur est satisfait.

— C'est mon avis, dit Billourdan.

— Et le mien, donc ! » répondit de Croix, qui lâchait déjà son arme pour sauter au cou de son ami.

Tous pleurnichaient d'attendrissement. Dès cet instant ils se tutoyèrent. Ils rentrèrent, bras dessus, bras dessous, au cabaret. La valetaille n'y comprenait plus rien, tant ces gens du commun ignorent le point d'honneur et les devoirs du bon ton.

Les cinq féaux s'attablèrent... et ce qu'ils burent, ce soir-là !... Minuit sonna qu'ils lampaient encore en chantant et chantaient en lampant, dans une effusion de cordialités.

Mais, dès le lendemain, l'équipée courait la ville et faisait son bruit; les oisifs en racontaient de toutes les couleurs; des acteurs de la scène, aucun n'était épargné, tous devenaient des coupe-jarrets, des gueux de sac et de corde; l'opinion publique qualifiait ainsi l'aventure : « Une rixe entre bandits pris de vin. » Le pis est qu'on citait les noms; la rumeur arriva jusqu'au conseiller de Mareuil qui fut scandalisé. Il s'applaudit d'avoir tenu à distance ce jeune baron de Croix, qui restait tout au moins un

libertin écervelé. Il en parla devant sa fille, qui partagea son indignation et s'en fut pleurer seule.

Olympe, ce jour-là, finissait tristement un beau rêve; elle avait été élevée mélancoliquement dans la maison de son père, resté veuf de bonne heure; ses plus grandes joies étaient de voir défiler les carrosses de la cour lorsque le Roi revenait à Versailles; jamais encore elle ne s'était mêlée aux fêtes, car le conseiller craignait pour elle l'influence d'un milieu dissolu jusqu'à la pourriture. Toujours seule, elle voyageait en songe et se créait des chimères.

Sitôt qu'elle avait entrevu Louis de Croix, elle s'était sentie prise d'une émotion nouvelle; ce jeune homme lui sembla le prince charmant des contes, l'amoureux merveilleux des légendes dorées; elle eût été à lui volontiers, d'elle-même, les deux mains tendues, sans penser à mal faire. Monsieur de Mareuil, qui l'avait devinée, redoublait de surveillance et plus que jamais la tenait à l'écart. Certes, il désirait la marier, mais avec sagesse, à un époux digne d'elle et digne aussi de la grande fortune qu'elle hériterait plus tard.

Après qu'il eut reçu à souper le baron, il le jugeait mieux que dès l'abord, et, peut-être, sur plus ample examen, lui eût-il ouvert sa maison; mais après ce scandale d'une rixe au cabaret, le rigoureux vieillard refusa désormais tout rapport avec un aussi pitoyable sire. Ce qui fut signifié au pauvre baron le jour que, poussé par son cœur, il osa frapper à la porte du conseiller.

Il lui fut répondu simplement que le maître de la maison ne serait jamais visible pour lui. Il s'en retournait, navré, sachant bien d'où le vent soufflait et que tout le mal lui venait de ce maudit des Encombrailles, lequel, par parenthèse, revenait à la santé rapidement; il s'en retournait donc, déconfit, des larmes aux yeux, quand, dans le jardin, au tournant d'une allée, il rencontra son adorée Olympe. Etonnée d'abord, elle voulut marquer son courroux par la sévérité de ses yeux. Mais, à ce rôle, elle était bien peu faite, et la pauvre fille ne le tint pas longtemps. Elle tenta de fuir; résolument, il lui barrait la route.

« Pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix mal assurée, pardon de mon audace, mais je tiens à vous dire que l'on me calomnie; que le monde pense de moi ce qu'il voudra, j'en ai léger



souci, mais je tiens à votre estime; car j'en suis digne, et parce que je vous aime et vous aimerai toujours, en dépit des méchants. »

Sur ce compliment, il disparut, la laissant toute pâle, partagée entre la honte de l'avoir entendu et la joie de l'avoir compris et de croire à ses serments. De ce petit roman elle ne souffla mot à son père; c'était la première fois qu'elle lui cachait quelque

chose; mais il y a commencement à tout, et les filles de dix-huit ans ne vont plus en lisières. Elle en conçut cependant de grands remords et se jura d'éviter désormais une semblable aventure.

L'occasion ne se fit pas attendre. Le lendemain, comme elle traversait la ville et que sa suivante s'attardait à la parade de bateleurs en plein vent, un jeune garçon s'approcha d'elle et lui remit un pli de la part du baron de Croix. Elle répliqua net :

« Dites au baron de Croix que je n'accepte de lettre de lui, ni de personne, mais de lui moins que tout autre encore. »

Or, ce jeune garçon, par hasard, avait de la mémoire; il rapporta la commission fidèlement.

Et, de ce coup, Louis désespéra. Pour distraire son chagrin, il prodigua dans les fêtes son argent et sa personne, suppliant ses amis de le suivre et de ne point l'abandonner, par scrupule

inutile, à son amère tristesse, qui, redoublée par la solitude, devait certainement le conduire au trépas.

Et, à tort comme à raison, encore une fois les quatre pauvres seigneurs se laissèrent fléchir; puis, au fond et réellement, Richardet, Fillol, Lincel et Billourdan rendaient entière au pauvre baron l'amitié qu'il leur témoignait. De toutes les façons, pour toutes les raisons, il eût été bien dur de se séparer. Ils restèrent ensemble, quelque temps encore, au moins.

III

Le temps passa. Les cinq amis vivaient tantôt à Versailles, tantôt à Paris, sans grand événement; devenus hommes de plaisir, ils se déplaçaient avec la Cour et suivaient le mouvement des



fêtes. Le seul résultat indéniable était que le baron de Croix se ruinerait à ce jeu, s'il continuait sur un train pareil. Il faut bien avouer qu'il oubliait un peu sa passion pour Olympe, et qu'au cours de ses aventures il rencontra d'autres amours, plus faciles, dont il profita.

Pourtant, de loin en loin, un souvenir, une image passante attristait ses yeux; mais aussitôt il chassait le fantôme et secouait sa mélancolie. C'était par ces jours de remembrance qu'il se montrait le plus fou, le plus enragé à mal faire, courant dans une même soirée d'un tripot aux mauvais lieux, dans un besoin d'oubli qui le rendait sinistrement gai.

Pour comble d'ennui, à bout de complaisances et craignant pour leur dignité, ses amis finirent par l'abandonner, ou du moins ne le fréquentaient que de loin en loin, acceptant seulement un souper par semaine. Les autres jours, ils vivaient d'espérance et d'eau claire, mais en paix avec leur conscience, ce qui n'est pas à mépriser.

Les quatre chevaliers, plus âgés de six ou sept ans que le baron de Croix, répugnaient à tout lui devoir, par un sentiment d'honnêteté naturelle et surtout à cause de la grande jeunesse et la démente de leur camarade qu'on eût pu autrement les accuser d'exploiter à leur bénéfice.

Mais, de loin comme de près, ils le suivaient dans son existence dissipée et gémissaient, eux aussi, de ses débordements; toujours prêts cependant à le secourir, à le couvrir de leurs poitrines, si quelque affaire tournait à mal, ce qui arriva plus d'une fois. Car c'était réellement de braves gens que ces Billourdan, Richardet, Fillol et Lincel, natures de chiens fidèles pour ceux qu'ils aimaient.

Un soir, Billourdan rencontra Louis, la mine déconfit; il jugea sur-le-champ qu'un mauvais vent soufflait et brusquement lui demanda de quoi il retournait.

« Il y a, répondit le jeune homme, que je suis le plus misérable des êtres; j'ai jeté par les fenêtres, en un an, deux cent mille livres; à présent, j'emprunte aux Juifs, principalement à l'usurier Kleischmann, qui s'est offert à moi, parce que, paraît-il, il était du fameux diner gratis, autrefois à la Grange-aux-Belles. Par reconnaissance, il me vole un peu plus que les autres; mes terres s'en vont par morceaux; dans trois ans, j'aurai vendu le château de mon père, et tout cela pour m'ennuyer mortellement et parce

que le conseiller de Mareuil m'a refusé sa fille... Ah! la vie est assurément bête.

— Certaines gens aussi, répliqua Billourdan, assombri, et tu es de ce nombre. D'abord, est-ce vraiment par désespoir d'amour que tu te dissipes de la sorte? Je crois plutôt qu'à présent, pour toi, l'habitude en est prise et que tu vas au cabaret, au tripot, chez les dames, comme un cheval au relais, par coutume de la route et d'instinct machinal...

Le baron l'interrompit avec impatience :

« Billourdan, tu déraisonnes... Que monsieur de Mareuil se laisse fléchir et tu verras le changement. Ce qu'on appelle le plaisir m'écœure, me brise et me tue... Ah! je puis bien te l'avouer à toi : au milieu de mes amours, un fantôme me hante et m'obsède et glace mon ardeur pour toute autre — j'ai nommé Olympe...

— Si tu l'aimes à ce point, pourquoi n'as-tu pas tenté de la revoir?

— Benêt! J'ai tout fait pour cela; j'ai bravé des affronts, supporté des outrages; je ne suis pas reçu. Je ne suis pas d'assez bonne noblesse, peut-être; mes aïeux chevauchaient derrière Charlemagne. Non, tout vient de cette maudite affaire avec des Encombrailles...

— A propos, tu sais la fin?

— Quoi, il est mort?

— Non, cassé de son grade pour vol au jeu, mis à pied, chassé du royaume.

— Il n'a pas de chance, car si l'on exilait tous ceux qui trichent, Paris serait dépeuplé et les Tuileries désertes.

— Tu deviens méchant.

— Je deviens vrai... J'ai vu du monde, mon pauvre grand naïf, et c'est ton cadet qui t'en remontre à présent. Tu es trop bon pour croire au mal, toi!

Billourdan réfléchissait profondément en tirant sa moustache. Il hasarda :

« Si j'allais trouver monsieur de Mareuil?

— Il te flanquerait à la porte.

— Ta, ta, ta... ce n'est pas si commode; j'entrerais par malice et, une fois dans la place, quand je parlerai il faudra bien qu'on m'écoute.

— Vas-y si tu veux, mais la ressource est faible... Si tu ren-

contres Olympe, enlève-la et apporte-la moi, ce serait le mieux... Adieu ! j'ai affaire au Palais-Royal... »

Et le baron s'éloignait, sifflant un air de chasse.

« C'est dit, conclut Billourdan, je n'en démordrai point ; j'irai voir ce Mareuil, car il faut sauver notre ami et il se perd grand train. J'ai toute la nuit pour réfléchir ; demain l'idée sera mûre. »

En effet, le lendemain, vers deux heures, il était à Versailles, et, un peu ému, malgré ses airs glacés, il sonnait à la grille du conseiller.

Un laquais lui demanda ce qu'il voulait.

« Laissez passer ! service du roi — urgent ! »

Le laquais, surpris, ouvrit la grille. Billourdan était dans la place.

Introduit auprès du conseiller, il parla tout de suite avec la plus grande franchise :

« Monsieur, je suis en votre présence grâce à un subterfuge, vous me le pardonnerez, car, autrement, vous ne m'auriez pas

accueilli, et les devoirs de l'amitié me commandaient de forcer votre porte. Je suis un ami sincère... du baron Jacques-Louis de Croix... Comprenez-vous ? »

Le conseiller se leva tout droit, subitement très pâle, et répondit cette phrase étonnante :

« Vous avez été bien long à venir, monsieur. »

Sur ce quoi, l'ambassadeur resta bouche bée, incapable de cacher sa stupeur.

« J'avoue ne pas comprendre, balbutia-t-il, après deux minutes de réflexion. »

— Ah ! reprit monsieur de Mareuil, vous ne comprenez pas ; moi aussi, tout d'abord, j'ai été long à comprendre, car je ne me figurais guère que ces choses-là arrivassent en dehors de la comédie, mais il faut se rendre à l'évidence... »

Puis, après une pause et un soupir :

« Oui, je suis le plus misérable des pères... J'ai élevé ma fille, mon unique enfant, dans des principes d'austérité religieuse ; j'ai veillé sur elle pendant dix-neuf années, toujours en garde



contre l'inconnu, toujours prêt à combattre le mal s'il osait apparaître... et puis, un jour, il m'a semblé qu'Olympe s'ennuyait, baillait aux fenêtres, contemplait l'horizon avec des soubresauts d'oiseau captif... J'ai voulu la distraire, soulever un coin du voile, lui montrer un peu ce monde, plus tentateur de loin que de près.

« C'est ainsi que je l'ai menée dîner à ce maudit cabaret de la Grange-aux-Belles, croyant qu'à mes côtés elle ne pouvait rien craindre, et ma sagesse, cette fois, était en défaut. Car votre ami était là ; de charmante figure, fût-il resté dans son ombre, il ne pouvait rester inaperçu, mais en plus il se singularisa par sa folie, sa prodigalité, et, le lendemain, elle pensait à lui. Amour-rette éphémère, eût-on dit, et ai-je dit. J'ai éloigné ce jeune homme, dont la conduite d'ailleurs allait peu à mes goûts ; peine perdue, elle y songeait encore. Il a disparu, mortifié ; il y avait de quoi. Mais depuis près d'un an, ma chère Olympe a perdu sa gaieté ; devenue triste les premiers mois, elle est malade à présent, très malade, en danger, parce que son stupide amour l'étirole et la tue... parce qu'elle y rêve toujours, à votre ami, monsieur ! »

Billourdan allongea ses grandes jambes, puis, du ton le plus cordial, émit son humble avis :

« En cela, monsieur, rien n'est irréparable, et je vous répondrai que mon baron n'est guère en meilleur état que votre noble fille ; si les passions contrariées font pleurer les demoiselles, elles enragent les jeunes gens et les poussent aux pires écarts. Louis de Croix, repoussé par vous, s'est jeté dans les folies ; il perd sa fortune au jeu, pour trouver dans les cartes l'oubli de ses chagrins ; je vous dispenserai de la peinture de ses autres équipées ; le certain, c'est qu'il y laisse son argent et sa santé, et que bientôt lui aussi n'aura plus rien, fors l'honneur. »

Le conseiller, à ces mots, témoigna d'une vive inquiétude.

« Vous dites que sa fortune est compromise ? »

— Il a dépensé en un an cent mille livres qu'il avait liquidées, plus cent mille autres livres empruntées sur ses biens, à des usuriers naturellement, et l'argent aujourd'hui n'est pas à bon marché.

— Le fou ! le fou ! Quels sont les gueux qui lui prêtent ?... Je connais ces gens-là, par ma profession même... »

— Alors, vous connaissez le sieur Kleischmann ?

— C'est le pire ! Et le malheureux est dans les mains de ce Juif ?...

— Sans compter qu'il doit, après-demain, conclure avec lui une nouvelle affaire... »

— Il est perdu !... tout est perdu !... Je ne donnerai jamais Olympe à...

— Pardon, halte-là. Il n'est point perdu, rien n'est perdu, car il lui reste encore quatre fois au moins ce qu'il a dépensé, ce qui serait un joli magot pour un jeune seigneur rangé, marié à une femme enchanteresse dont il resterait l'esclave pour la vie...

— Mais ce dernier emprunt ?...

— N'est pas conclu... et l'empêcher serait facile s'il vous plaisait... Cependant, à tout dire, même agréé de vous, il faut une somme à notre ami pour faire figure, ne fût-ce que pour les diamants. »

Le conseiller se dérida.

« C'est vrai, il est encore fort riche et de famille irréprochable, de vieille noblesse angevine ; je me suis renseigné. Eh bien... monsieur, merci d'être là... vous m'entendez... je vais voir à contrecarrer le Kleischmann dans ses opérations, tout en fournissant au baron de Croix une somme à ses besoins. Je vais surtout ordonner à ma fille de cesser de pleurer. Elle ne demandera pas mieux. Puis nous prenons rendez-vous à quinze jours, aux fêtes de Versailles, à propos du mariage du comte d'Artois. Là, les deux intéressés se pourront rencontrer naturellement, sans donner prise aux mauvais propos ; et, de cette entrevue, le reste découlera comme le voudra Dieu, car je ne veux pas que ma fille meure, monsieur ! »

Et, sur un salut cordial, le conseiller congédia Billourdan, qui s'en fut en dansant sur les jambes et chantant à tue-tête.

Le soir même, le baron, fou de joie, embrassait son ami, en lui répétant à satiété qu'il lui devrait l'existence ; et, pour célébrer la bonne nouvelle, ils s'en furent chercher Richardet, puis Lincel, puis Fillol, et souper de compagnie. Et, s'ils étaient un peu gris vers onze heures, il leur faut pardonner, car ils avaient trinqué à la jeunesse, à l'amitié, à l'amour.

Ce qui n'empêcha pas, comme il était prévu, le baron de se rendre chez son Juif à l'heure qu'il lui avait fixée. Celui-ci habitait, rue Dauphine, une maison à deux étages, basse et chafouine, qui lui appartenait et qui lui ressemblait. Dans la salle du rez-de-chaussée, obscure et mal odorante, se traitaient les affaires devant un comptoir où s'étaient des balances et étaient encloués des écus faux et des pièces contrefaites. Lorsque Louis entra et

que ses yeux se furent accoutumés à l'ombre du local, il aperçut que le Juif n'était point seul; un homme tout noir, qu'il comprit, après réflexion, être un moine, se tenait debout dans le coin le plus sombre.

Aussitôt que le Juif aperçut le jeune homme il vint à lui, saluant très bas :

« Monseigneur... »

Le baron, sans répondre à ces civilités, riposta simplement :

« Avez-vous mon argent ? »

Et l'autre, pliant l'échine, clignant de l'œil, louchant vers le moine pour l'indiquer à son client, répliquait :

« Quel argent ? Monseigneur... non, je n'ai pas d'argent... je suis pauvre.

— Ah ! ça ! coquin, hurla de Croix, pris de fureur et à qui

échappait la grimace du Juif, vous vous moquez de moi !... Mes cinquante mille livres... ou je casse tout !

— Hélas ! il n'y a rien à casser, si ce n'est mes os qui sont bien vieux et ne valent guère... Monseigneur... »

Puis, passant devant lui, il ajouta précipitamment, très bas :

« Ce moine est un espion, plus un mot devant lui... »

Cette fois le baron avait saisi la parole et la mimique, mais son humeur ne s'en adoucissait point, bien qu'elle changeât de cours. Il apostropha le religieux dans son ombre :

« Eh ! l'homme à capuchon, que faites-vous là?... Je ne vous voyais point dans votre cachette... Sortez donc pour prendre l'air... j'aime à être seul quand cela me convient.

— Oui, monseigneur, répondit le moine en s'avançant... oui, monsieur le baron, je sors, mais avec vous, car j'ai de graves



choses à vous communiquer de la part de gens qui sont de votre estime. »

Etonné, le baron le suivit dans la rue, en jetant au Juif :

« Dix pas et je reviens ! »

Le Juif, resté seul, se cognait la tête aux murs et gémissait :

« Encore un que le maudit moine va me voler !... Je ne le reverrai plus !... C'est dix mille livres que je perds ! »

Dehors, le moine redressa sa stature :

« Monsieur Louis de Croix, je suis le frère Saint-Ampoule.

Un jour, il y a un an, vous m'avez offert à dîner à la Grange-aux-Belles...

— A vous aussi ?... Tiens, c'est vrai, je me rappelle, et vous étiez même attablé avec mon Juif... Alors, pourquoi toutes ces cachotteries ? » répliqua le baron.

Le moine sourit évasivement.

« Nous faisions quelquefois des affaires ensemble... N'est-il pas préférable que l'argent des chrétiens retourne à des chrétiens plutôt qu'aux infidèles ? »

— Evidemment, fit Louis, imperturbable, c'est plus moral.

— Vous l'avez dit, Monseigneur ; eh bien, je suis reconnaissant de votre déjeuner, je veux, en plus, que votre argent reste à Jésus et n'aille point à Judas. On n'entre chez Kleischmann que pour y laisser sa peau après sa fortune. Combien voulez-vous aujourd'hui ? Je vous fournis la somme sur-le-champ, au quart d'intérêts, sans connaître ceux que le Juif vous réclame.

— Ma foi, moine, vous aviez raison en me tirant de là, et quel que soit le motif qui vous mène, puisque vous me donnez les écus tout de suite et que du coup je gagne huit mille livres sur l'emprunt, je vous escorte où vous voudrez et suis votre homme.

— Venez, » dit Saint-Ampoule.

Une heure plus tard, Louis avait son argent et s'en allait émerveillé.

Depuis deux jours, tout lui réussissait. Il ne soupçonna même

pas un instant que le conseiller de Mareuil fût pour quelque chose dans ce prêt raisonnable ; sans quoi, il eût été doublement joyeux et attendri.

Ce fut vers le milieu de novembre que l'on célébra le mariage du comte d'Artois ; entre autres divertissements, un grand bal masqué était donné à Versailles, bal qui pensa mal tourner.

C'est là que, la première fois depuis des mois, presque des ans, allaient se retrouver Louis de Croix et Olympe de Mareuil, libres enfin d'aller l'un au-devant de l'autre, comme depuis toujours le désiraient leurs cœurs. Mais la foule était si grande qu'il devint impossible de s'y rencontrer malgré des rendez-vous précis et quelque volonté que l'on en eût, car à chaque instant une poussée, un flot de monde vous emportait d'une salle à l'autre, puis des similitudes de costumes égaraient les chercheurs. Louis s'en désespérait d'un côté pendant qu'Olympe en gémissait de l'autre ; enfin, entouré de ses amis, le baron essaya de fendre la presse et de pénétrer dans la salle du trône. De son côté, monsieur de Mareuil s'y risquait avec sa fille ; de loin, une minute même, ils s'entr'aperçurent et poussèrent les uns aux autres ; mais c'est alors que se produisit l'incident qui défraya quinze jours la chronique.

Au passage de Madame Dubarri, qui portait sur elle une fortune en diamants, une bande de filous se précipita en désordre, s'efforçant de pêcher en eau trouble ; déjà la Favorite, entourée, étouffait, s'évanouissait dans cette bagarre, ainsi que quelques dames à sa suite, dont Olympe, entraînée par hasard, lorsque cinq masques, déterminés et solides, déblayant la route à coups de pied, se firent jour jusqu'aux belles en péril. Le plus grand prit la comtesse Dubarri sous le bras, la rassura, la garantit de la presse et la remit saine et sauve en lieu de sûreté, c'est-à-dire entre les mains de son Auguste Amant ; un autre non moins vigoureux, saisit Olympe et l'emporta dans ses bras, en lui disant tout bas :

« N'ayez plus peur, c'est moi, Louis... c'est mon droit de protéger ma femme. »

Les trois autres masques, pendant cela, arrêtaient trois voleurs les poches déjà pleines.

L'aventure faisait du bruit.

Le Roi voulut que l'on s'enquît du nom des sauveurs et des coupables. Il se trouva que les filous étaient les anciens amis du capitaine des Encombrailles, c'est-à-dire les clercs nommés Truffin, Sadiac et Ciboul, ce qui n'étonna guère le baron, qui, lui-même, se démasqua et se nomma lorsque son tour fut venu d'être présenté à Sa Majesté comme ayant tiré de péril la fille de monsieur de Mareuil.

Le roi sourit et dit au conseiller :

« Les de Croix sont de noble origine, de bons serviteurs à nous, c'est à votre fille de récompenser son bienfaiteur ; — le mariage est tout fait dès ce soir, si l'on n'y pensait auparavant. J'y prendrai plaisir. »

Mais la Favorite poussait au Roi son sauveur très troublé et elle disait, parlant comme toujours, au hasard des mots :

« Voici le mien ! Six pieds, six pouces. Sire, il m'a sauvée !... oh ! j'étais morte... Que faisons-nous pour lui ? »

— Que désire-t-il ? »

Billourdan (car c'était lui) se raffermit sur ses longues jambes et, songeant que des occasions de ce genre n'arrivent point quatre fois dans l'année, il prit son courage à deux mains et répliqua :

« Ce que je désire, sire ? mon bonheur et celui de mes amis. »

On rit alentour ; le Roi, décidément dans un jour de belle humeur, s'égayait.

« Continue, explique-toi. »

— C'est très simple... si j'ai sauvé madame, c'est que j'étais soutenu par mes camarades qui sautaient sur les voleurs, ce qui est plus méritoire que de sauter sur les dames, surtout quand elles sont de votre acabit, comtesse ! »

Ce disant, il s'inclinait galamment, roulant des yeux, la bouche en croupion de volaille ; et la gaité des courtisans redoubla. Madame Dubarri accepta le compliment de bonne grâce, car elle était sans façon et aimait toutes les louanges, même les plus rustautes.

Billourdan continua :

« Ces camarades, les voici : le chevalier Richardet, le chevalier Lincel, le chevalier Fillol ! Moi, votre serviteur, je suis le chevalier Billourdan. Eh bien, sire, donnez-nous à chacun quelques rentes, s'il vous plaît, avec une capitainerie, et vous ferez de quatre pauvres diables des plus heureux qu'en paradis !... »

Et ce fut fait ainsi, car madame Dubarri le voulut. Ciboul, Sadiac et Truffin furent pendus.

Le lendemain, monsieur de Mareuil disait à Louis de Croix :

« Monsieur, le roi vous agréa, ma fille aussi, je n'ai qu'à consentir ; et puis, après tout (à force de vivre, on oublie sa jeunesse),

jadis je vous ai peut-être jugé sévèrement. J'en reviens avec plaisir. Maintenant que vous n'avez plus rien à oublier, vous laisserez l'étourdissement des plaisirs et serez heureux chez vous, en faisant des heureux. »

— Je vous le jure ainsi, monsieur ! répondit Louis de sa voix grave.

— C'est entendu. A présent, écoutez : je donne à ma fille cent mille livres... ne m'interrompez pas... je le sais, vous êtes assez riche pour deux... Mais, enfin, j'ai le droit, je pense, de doter mon enfant. Je lui donne donc cent mille livres. Les voici. Veuillez compter... est-ce bien cela ? »

Et le vieillard souriait en dessous, d'un air plein de malice, en tendant des papiers au baron.

Louis feuilleta des bons du Trésor.

— Puisque vous y tenez... Mais, pourtant, je ne vois là que cinquante mille... »

Brusquement il rougit et balbutia :

« Monsieur !... qu'est-ce que cela ?... Comment se fait-il ?... Mon reçu... »

Il montrait un papier au bas duquel était sa signature, le reçu signé huit jours plus tôt au moine Saint-Ampoule.

« Oui, mon enfant, répliqua gaiement monsieur de Mareuil, cette fois-là, c'était votre femme qui vous prêtait... »

Le jeune homme, profondément touché de cette délicatesse, en témoigna hautement, puis conclut :

« Alors, ce bon moine ?... »

— Oh ! oh !... de celui-là, rabattez-en... Pour cette fois et pour m'être agréable, car il a besoin de moi, il a travaillé gratis, *pro deo*, mais d'ordinaire il vaut trois Juifs et connaît son trafic... Enfin, laissons cela... d'ailleurs, voici votre fiancée. »

Olympe entra doucement ; les mains tendues, elle allait attraktivement au jeune homme, qui la regardait venir, les yeux sur ses yeux, et, à mesure qu'elle approchait, il pliait progressivement son genou vers la terre.

Ils furent mariés.

Huit jours après, les quatre chevaliers, devenus les quatre capitaines, des écus plein leurs poches, invitaient les nouveaux époux et le conseiller de Mareuil à un souper d'honneur. Pour lieu de rendez-vous, ils choisirent à dessein la Grange-aux-Belles... car c'était de ce cabaret qu'était partie leur destinée.

Au dessert, Billourdan se leva ; et, le verre au poing, prononça un merveilleux discours qui finissait magnifiquement ainsi :

« Oui, Louis, mon frère, tu as eu raison, quand tu étais seul, sans camarades, de venir souper ici et d'y vider ta bourse ; car, ainsi que tu le désirais, du coup tu as meublé ta vie, tu as peuplé ton cœur ; car, ici, tu as rencontré ensemble l'amitié, l'amour et le bonheur !... Madame, messieurs, par reconnaissance, allons, imitez-moi, et buvons à la Grange-aux-Belles ! »

(Illustrations de Adrien Moreau.)

MAURICE MONTÉGUT.



C. DELORT



Copyright 1894 by Bannard, Volstead & Co.

(Il est interdit de reproduire cette reproduction.)

SORTIE DE LA MESSE

Ayuntamiento de Madrid



LA RÉSIDENCE DE LA REINE A ANDOHALO.

LES ROIS CHEZ EUX

Ranavalona III, Reine de Madagascar

PAR A. FITZ-MAURICE

APRÈS une nuit de repos — si toutefois l'on peut se reposer dans une case malgache — à Ankerumadinika ou à Manjakandriana, le voyageur qui, venant de Tamatave, se remet en route pour Tananarive, ne tarde pas à apercevoir une sorte de pyramide grisâtre au sommet d'une colline escarpée : c'est le palais royal qui se dresse, suivant la coutume, sur le point le plus élevé du « nid d'aigle » dont les Malgaches ont fait leur capitale.

« Cap'tal! cap'tal! » se sont écriés les *borizangs* (porteurs) avec un enthousiasme aisément explicable après le pénible voyage qu'ils viennent de faire et dont, pour ma part, j'étais plus fatigué qu'ils ne paraissaient l'être. Nous n'y sommes pas encore pourtant : vallées et collines se succèdent et la pyramide grisâtre reste encore indécise dans le lointain. C'est seulement cinq heures après que nous gravissons la dernière montée qui vient déboucher au centre de la ville, à Andohalo, place assez grande, mais coupée de tranchées creusées par les pluies torrentielles de l'hivernage et qui partage avec Mahamatina l'honneur d'être consacrée aux Kabarys royaux.

Nous sommes, à Andohalo, au pied du palais, ou plutôt des palais, car l'enceinte royale ou *Rova* en contient plusieurs. Le grand d'abord, celui que nous avons vu de si loin, *Manjakamiadana* (là où la Reine est prospère). Il serait plus juste d'employer le conditionnel, car elle n'habite pas cette grande construction rectangulaire, à trois étages, entourée d'une triple rangée de varangues cintrées, flanquées aux quatre coins de tourelles carrées; les varangues et les tourelles sont en pierre de taille, la maison elle-même est en bois.

Manjakamiadana n'est plus qu'un magasin. On ne l'ouvre plus guère qu'une fois par an, au *fanandroana*, pour la cérémonie tant de fois décrite de la fête du bain. Cette cérémonie a lieu dans un salon au rez-de-chaussée, vaste

pièce carrée de vingt mètres de côté environ, au milieu de laquelle se trouve une énorme colonne en bois d'une seule venue.

La Reine occupe une maison beaucoup plus modeste, *Tsarafetra* (volonté bien exécutée), qui se trouve également comprise dans le *Rova*, vaste enclos d'environ deux hectares, ainsi que *Manampisoa* (la bien terminée), la *Tranovola* (maison d'argent), ainsi nommée parce que l'on a fixé les bardeaux de la toiture avec des clous d'argent et qui a été édifée par Radama I, l'église du palais et les tombeaux des prédécesseurs de la Reine, sauf trois, Ranavalona I et Ranavalona II, enterrées toutes deux à Ambohimanga, et Radama II, le pauvre assassiné dont les restes reposent à Ilafo et qui a été rayé de la liste des rois de Madagascar.

Le *Rova* contenait autrefois plusieurs autres palais — pour les Malgaches toute maison destinée à l'usage du souverain est un palais — aujourd'hui disparus; l'un d'eux, *Masoandro* (le soleil), doit être rebâti. Depuis la construction de l'hôtel du résident général de France, la Reine n'a plus la plus belle maison de Tananarive et s'en est montrée fort peignée. Aussitôt on a commencé, pour la satisfaire, à reconstruire *Masoandro*, mais personne ne sait quand l'édifice sera terminé.

Ranavalona III, ou, en style officiel malgache, *Ranavalomanjaka III Inpanjakany Madagaskara*, etc., etc., est montée sur le trône le 13 juillet 1883 sous de fâcheuses auspices : Tamatave et plusieurs autres points de la côte étaient alors occupés par les Français. Elle a été couronnée le 22 novembre suivant, après l'expiration du deuil de sa tante, Ranavalona II, à laquelle elle avait succédé.

Ranavalona III portait, avant son avènement, le nom de Razafindrahety; elle était veuve d'un de ses cousins, Ratriimo, mort très opportunément deux mois environ avant la feue reine,

ce qui a permis au premier ministre de la choisir pour souveraine et pour épouse. Rien ne faisait prévoir à Razafindrahety ces hautes destinées ; d'autres princesses paraissaient devoir lui être préférées, et sa sœur aînée avait, dans tous les cas, des droits incontestablement supérieurs. Mais celle-ci fut écartée pour des raisons d'ordre privé, les autres pour des motifs que l'on ne donna pas, et tout le monde accepta sans protester le fait accompli lorsque le premier ministre fit annoncer son choix. Et le 22 no-

vembre, quand la nouvelle reine se montra en public du haut de l'estrade dressée sur la pierre sacrée de la place d'Andohalo, elle fut unanimement acclamée par les représentants de la noblesse aussi bien que par le peuple.

La Reine est actuellement une jeune femme d'une trentaine d'années. De taille moyenne et maigre, elle ne manque ni de grâce, ni de distinction. Le portrait que nous publions est de date ancienne déjà ; il nous a été très difficile de nous le procurer,



LE PALAIS ROYAL (MANJAKAMIADANA) A ANDOHALO.

les Malgaches ayant une extrême répugnance à laisser reproduire leurs traits.

Bien que d'une nuance assez foncée, malgré des pommettes trop saillantes et des lèvres un peu épaisses, Ranavalona III n'est nullement désagréable à voir. Les yeux sont fort beaux et très doux ; la physionomie, agréable quoiqu'un peu triste, est éclairée par un fort joli sourire, dont la mélancolie n'est pas sans charme. Élégante et distinguée, elle occupe avec dignité le poste élevé auquel l'a appelé le hasard autant que les droits de la naissance et sait se faire aimer et estimer de tous ceux qui l'approchent.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Madagascar qui s'ennuient autant que Sa Majesté Ranavalona III. Prisonnière de l'étiquette et de la majesté royale, elle ne sort presque jamais. Une fois par mois elle quitte solennellement l'enceinte de son palais pour aller assister avec toute la cour à l'office divin dans l'un des temples de la capitale et retourne s'enfermer dans sa petite maison de *Toarahafetra* pour quatre interminables semaines, à moins que, dans l'intervalle, elle n'aille par hasard à la campagne en compagnie de son époux, Rainilaiarivony, premier ministre et commandant en chef.

Pas de cérémonies, pas de banquets, pas de bals — et les femmes malgaches sont fanatiques de la danse — pour jeter un peu d'éclat sur cette vie monotone. Les journées s'écoulent tristes et semblables dans la petite maison où elle habite, à l'ombre du palais où elle n'entre jamais, et sa seule distraction consiste en d'interminables parties de domino ou de loto avec les dames de la cour, tandis que son époux septuagénaire traite avec ses secrétaires des grandes affaires de l'Etat et des petites affaires du ménage royal, dont on ne laisse même pas le souci à la Reine. Les parties de domino ou de loto ne sont interrompues que par les repas, le déjeuner à midi et le dîner à huit heures, que la Reine prend toujours en compagnie du premier ministre. A neuf heures, les princesses et les parentes du premier ministre quittent le *Rova* et à dix heures un coup de canon annonce à la population que Sa Majesté se couche — et tous les habitants de Tananarive doivent se coucher ou tout au moins s'enfermer chez eux à la même heure ; tout Malgache qui sort après le canon est emmené au poste.

La Reine est très coquette et assez élégante. Ses toilettes sont fort riches et généralement de bon goût. La plupart viennent de Paris et sortent de chez les bons faiseurs. Elle porte la toilette européenne avec une grande aisance, au contraire des dames de sa cour, qui ne quittent le *lamba* national que dans les grandes circonstances et dont les toilettes *Vasahas* sont plus tapageuses que belles.

Le symbole de la royauté à Madagascar, tout comme chez les Ashantis, est un parasol. Celui de Ranavalona III est un immense pépin rouge, la couleur royale, dont la canne fort longue

est terminée par une boule dorée et qui est orné de crépines d'or. Lorsqu'elle sort en *filanzana* — le siège de son *filanzana*, la chaise à porteur malgache, est un trône doré — le parasol rouge est tenu par un aide de camp qui marche ou court à ses côtés, et dans l'enceinte même du *Rova* elle ne fait pas un pas sans être abritée sous l'indispensable et royale ombrelle, laquelle jouit, du reste, de privilèges spéciaux. C'est ainsi qu'un condamné à mort qui, en marchant au supplice, aperçoit le parasol royal, se trouve gracié immédiatement et sans autre forme de procès. Ledit parasol joue aussi un très grand rôle lorsqu'un souverain est malade ou mort. Pour les Malgaches, un roi ou une reine ne doit jamais être malade, et lorsqu'il meurt on se contente d'annoncer qu'il est « parti ». Pendant la maladie, chaque jour un aide de camp promène le parasol sous les varangues du palais et le même artifice est prolongé après le décès pendant plusieurs jours parfois, dit-on, afin de permettre à l'entourage de tout régler pour l'avènement du successeur.

La personne royale est entourée d'un respect qui frise l'idolâtrie. Tout ce qui a servi ou tout ce qui doit servir à la Reine est l'objet d'une vénération souvent parfaitement ridicule. L'eau qui monte au palais, les oies, les légumes, toutes les provisions destinées à la cuisine royale sont portés solennellement et précédés de hérauts armés de sagaies, chargés d'écarter la foule. Tout le monde doit faire place, s'arrêter et se découvrir au passage.

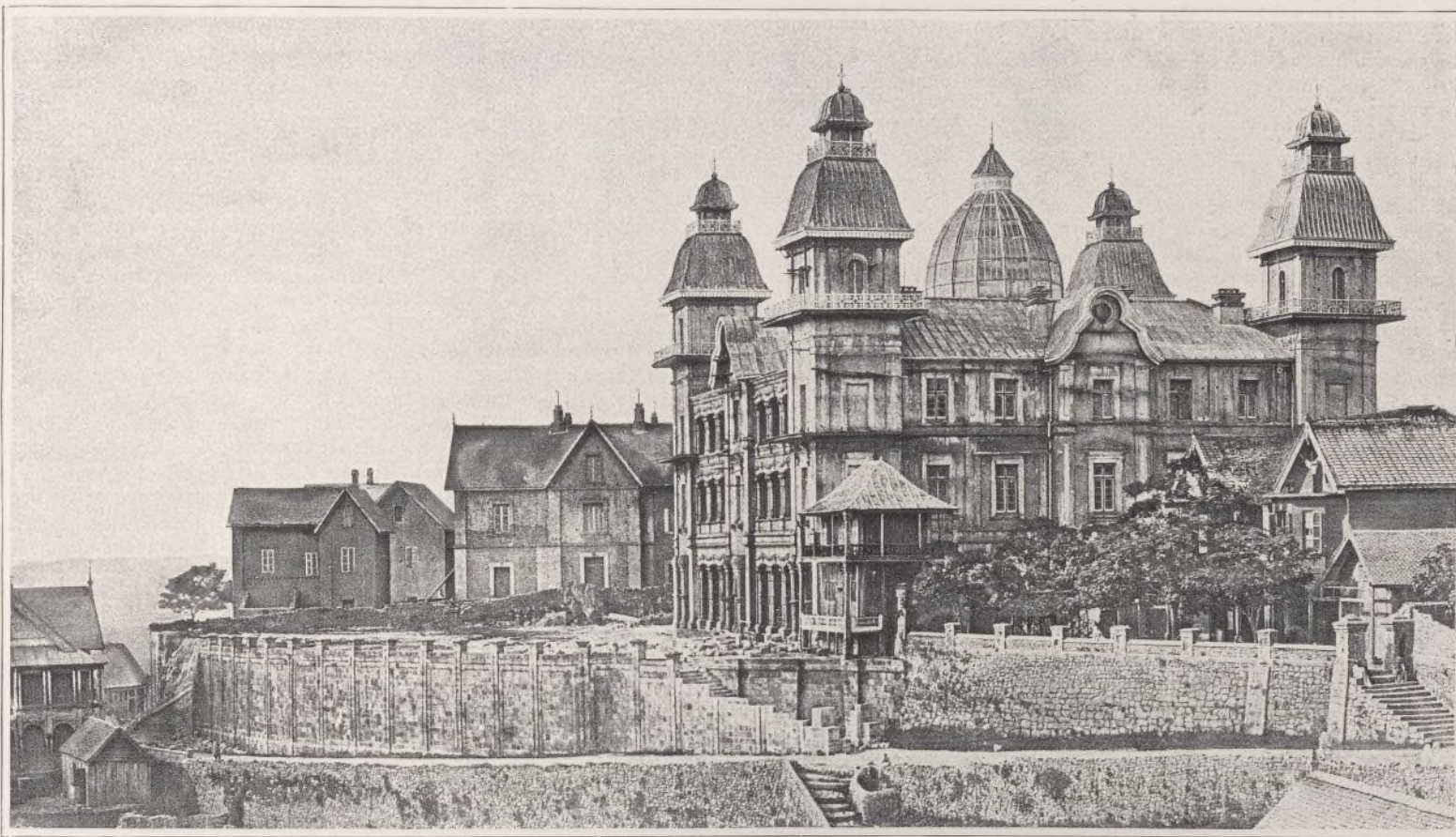
Ce culte est-il sincère ? Je ne sais. Il est très difficile de se rendre compte de la sincérité d'un Malgache. Soit duplicité innée, soit prudence héréditaire inspirée particulièrement par les souvenirs du règne sanguinaire de Ranavalona I, ils ont pris l'habitude de ne parler qu'avec la plus extrême réserve de tout ce qui touche à la Cour, et j'en sais qui n'osent même pas tourner leurs regards du côté du palais lorsqu'on les interroge sur la Reine ou le premier ministre. Ils poussent la dissimulation si loin qu'ils n'avouent même pas des faits notoirement connus. Tout le monde sait que la succession au trône n'est réglée que par des intrigues de palais. Cela n'empêche pas les Malgaches de prétendre que la volonté du souverain défunt est toujours obéie et que les droits de l'héritier désigné par lui sont toujours respectés. Lorsque se joue la comédie du parasol rouge pendant une maladie royale, tout le monde feint de s'y laisser prendre. Et si vous leur demandez comment il se fait que les trois dernières reines n'aient pas eu d'enfant, alors que les femmes malgaches sont presque toutes si prolifiques, ils ne chercheraient même pas à tenter une explication et répondraient simplement : « Je n'en sais rien », ou « C'est comme cela. »

Quoi qu'il en soit, le respect dû et rendu à la personne royale n'a nullement empêché, il y a seulement trente ans, des conspirateurs de mettre à mort leur roi Radama II, que, par respect pour la tradition, on s'est borné à étrangler au lieu de le sager,

la tradition interdisant de verser le sang d'Andrianampoinimarina. Tout le monde le sait ici, mais je gage qu'un étranger ne trouverait pas à Tananarive dix Malgaches osant avouer que Radama II n'est pas mort de mort naturelle.

La famille royale se compose de : 1^o la sœur aînée de la Reine, la princesse Rasendranora, opulente personne qui appro-

che de la quarantaine, mariée pour la troisième fois à un seigneur sans importance; 2^o de Rakotomena, jeune homme de dix-huit ans, et 3^o de Zanakandriamenitra (la fille de Dieu!), tous deux enfants de Rasendranora; 4^o des princes Rattimamanga et Razafimanantsoa, oncles de la Reine, et 6^o de la princesse Ramasindrazana, sa tante. Ces augustes personnages constituent, avec quelques parents directs des reines défuntés, la caste des *Zanakandriana*, ou parents du souverain.



LE PALAIS DU PREMIER MINISTRE.

Viennent ensuite les *Zazamarolaby*, également de sang royal, descendants d'Andrianampoinimarina, le véritable fondateur de la dynastie, prédécesseur immédiat de Radama I. Le personnage le plus en vue de cette caste est le prince Ramahatra, dont le père, Ratrimo, a été le premier mari de la Reine, et qui exerce le commandement suprême de l'armée sous les ordres du premier ministre.

C'est dans la caste du *Zanakandriana* ou dans celle des *Zazamarolaby* que doit être choisi le souverain; si le Roi ou la Reine était seulement *Zazamarolaby*, ses parents directs passent alors dans la caste supérieure, et cette élévation entraîne généralement aussi un changement considérable de position. Tout nobles qu'ils soient, la plupart des *Zazamarolaby*, qui sont très nombreux, vivent dans la plus humble médiocrité. Beaucoup habitent la campagne et peinent comme le commun des mortels pour gagner leur vie; d'autres habitent Tananarive et sont loin d'éclabousser le peuple par leur faste. La femme du chef actuel de la caste, qui, le jour de *Fandroana*, est chargée de présenter le *hasina* à la Reine, au nom de tous ses pairs, est couturière à dix francs par mois chez un fonctionnaire français, et la famille de la Reine n'était pas plus riche avant son avènement au trône.

Le prince Ratsimamanga était boucher, le prince Razafimanantsoa était soldat, la princesse Ramasindrazana n'était rien du tout et la princesse Rasendranora était moins encore. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Tous sont largement pourvus. Ratsimamanga est 15^e honneur, membre du cabinet et chef de la caste des *Zanakandriana*, Razafimanantsoa est chef juge et membre du cabinet, et les princesses sont de très grandes dames. La princesse Rasendranora, qui, avant, pendant et après ses deux premiers mariages, menait une existence que, même à Madagascar, on trouvait un peu scandaleuse, a été dotée et mariée à un jeune prince que l'on a fait venir de la campagne pour recevoir cette insigne faveur: la tante de la Reine, Ramasindrazana, est également sur le point de faire le bonheur d'un illustre inconnu. Cette excellente princesse, toute zélée protestante qu'elle soit, s'était jusqu'ici contentée d'unions très libres et en ces derniers temps elle

accordait officiellement, sinon légalement, ses faveurs à un simple roturier qui a eu la maladresse de se laisser impliquer dans la dernière conspiration. Ledit favori, Ralekiza, ayant été exilé, de nombreux candidats ont immédiatement brigué sa succession, et la princesse sera prochainement conduite à l'autel vêtue de blanc et couronnée de fleurs d'oranger! Je ne plaisante pas, les fleurs d'oranger ont été commandées à Tamatave.

La cour se compose des grands *Manamboninahitra*, les 15^e et 14^e honneurs, des parents de la Reine, de ceux du premier ministre et des *Sakaizandriana* (amies de la Reine) ou dames d'honneur.

Chaque matin, à neuf heures, princes et princesses montent au palais et y passent la journée; les femmes ne quittent pas la Reine, qui a également à côté d'elles quelques parentes du premier ministre. C'est avec elles qu'elle fait ses parties de loto et de domino. Les hommes restent dans la cour et attendent le soir pour rentrer chez eux, à moins qu'ils ne soient employés à faire des courses, à aller acheter des provisions au marché ou à surveiller la construction de quelque maison.

Les dames d'honneur ne sont de service que dans les grandes circonstances; leurs attributions ordinaires se bornent à aller le dimanche, matin et soir, assister aux offices à la chapelle du palais — vous savez, n'est-ce pas, que la Reine et le premier ministre sont protestants — et le premier lundi du mois à accompagner Sa Majesté à l'église qu'elle honore de sa présence. Le reste du temps elles sont absolument libres et plusieurs d'entre elles usent de cette liberté pour mener une existence à peine comparable à celle des jeunes personnes qui fréquentent le Moulin Rouge ou le Casino de Paris. Mais cela ne tire pas à conséquence à Tananarive et elles n'en sont pas pour cela moins bien vues, au contraire: elles rehaussent par leur élégance l'éclat de la Cour et on leur en sait gré.

Les *Sakaizandriana* sont recrutées dans toutes les castes: quelques-unes sont des *Zazamarolaby* ou des *Andriamasinavatona* — des duchesses, s'il vous plaît — d'autres de simples roturières; l'une d'elles, cousine de la Reine, est mariée à un orfèvre de



RAINILAIARIVONY, PREMIER MINISTRE.

race noire, originaire de Maurice. Il paraît que leur recrutement présente depuis quelque temps certaines difficultés. Si elles n'ont presque rien à faire lorsque la Reine reste à Tananarive, elles doivent la suivre lorsqu'elle va faire un séjour plus ou moins prolongé à Ambohimanga ou dans un autre village possédant une résidence royale.

Rainilaiarivony est, en même temps que le premier personnage politique du royaume, le mari de la Reine. Ce n'est donc pas seulement un prince consort. C'est le véritable chef du pays. Il a trouvé à Madagascar une nouvelle application de la célèbre formule constitutionnelle de M. Thiers : « Le roi règne et ne gouverne pas. » La Reine règne et il gouverne pour elle, et cela depuis vingt-neuf ans. Depuis le 14 juillet 1864 il n'a pas, un seul jour, abandonné le pouvoir, et malgré son âge avancé — les uns lui donnent soixante-six ans, d'autres soixante-dix et même soixante-quinze — il ne paraît pas disposé à y renoncer de sitôt.

Lorsqu'il a succédé à Rainivoninahitry, son frère aîné, par un de ces coups d'Etat si fréquents dans l'histoire de Madagascar et dont il a su se garer jusqu'ici, Rainilaiarivony ne devint pas l'époux de la veuve de Radama II, qui occupait alors le trône sous le nom de Rasohery. Il se contenta probablement, comme l'avaient fait ses prédécesseurs et notamment son père, Rainiharo, sous Ranavalona I, d'en avoir toutes les prérogatives sans en prendre le titre. Il n'osa sans doute pas alors, lui *hova*, enfreindre la loi malgache qui interdit à une noble d'épouser un *hova*, ou roturier; mais après la mort de Rasohery, lorsqu'il eut installé sur le trône une reine de son choix, Ramona, qui prit le nom de Ranavalona II, il crut pouvoir s'affranchir de la loi commune et, le 21 février 1869, deux jours après avoir reçu en même temps que la nouvelle reine, le baptême d'un pasteur protestant, il faisait consacrer religieusement son union. Et lorsque, en 1883, Ranavalona III succéda à sa tante, Rainilaiarivony l'épousa sans que personne en fût étonné. Le mariage du premier ministre et de la Reine était déjà considéré comme une coutume établie, et qui paraît maintenant dater de temps immémorial.

Ranavalona III est la seconde épouse couronnée de Rainilaiarivony, mais c'est en réalité sa troisième femme légitime; la première, qu'il a répudiée pour épouser Ranavalona II, vit encore, et c'est elle qui a donné le jour à la nombreuse lignée du premier ministre; elle n'en a pas eu moins de dix-sept enfants, dont très peu vivent encore, mais qui ont eux-mêmes laissé plusieurs descendants. Elle habite un des faubourgs de Tananarive; c'est une grosse vieille, d'aspect assez misérable, très noire, que l'on ne soupçonnerait pas avoir touché de si près le pouvoir suprême et être la belle-mère ou la grand-mère des *élégantes* que l'on voit monter au palais dans les plus riches atours.

Physiquement, Rainilaiarivony est bien conservé; il se soigne beaucoup et répare tant qu'il peut des ans irréparables outrages; il est toujours très minutieusement teint et coiffé avec la plus impeccable régularité. Très foncé de teint, il a le type *hova* fortement accusé; l'œil bridé de la race malaise est vif, excessivement mobile, la physionomie intelligente. Très aimable et très courtois, il accueille les étrangers avec une grande affabilité. Comme mari, Rainilaiarivony est, dit-on, irréprochable; dans les cérémonies publiques, il entoure la Reine d'attentions et de

prévenances d'une galanterie parfaite et l'on assure que sa fidélité n'est pas uniquement imputable à son âge, que, je le répète, il porte très allègrement.

Dans le portrait que nous reproduisons, Son Excellence Rainilaiarivony, *Prime Minister sy commander in chief*, est représenté dans sa tenue ordinaire des cérémonies officielles; c'est, vêtu de cet uniforme qui est bleu, brodé d'or — oh! combien! — qu'il est venu dîner le 14 juillet dernier à la Résidence Générale. Dans certaines grandes occasions il y ajoute un manteau de cour, qui a tout l'air d'un manteau royal, avec en sautoir un grand-cordon quelconque. Au *fandrona*, il remplace la tunique de drap bleu par un dolman de soie blanche, avec, toujours, la culotte et des guêtres montantes également de soie blanche.

Comme costume de tous les jours, il porte de grandes robes de chambre à grosses raies ou à ramages et s'entoure le cou d'un foulard blanc retenu par une épingle en brillants.

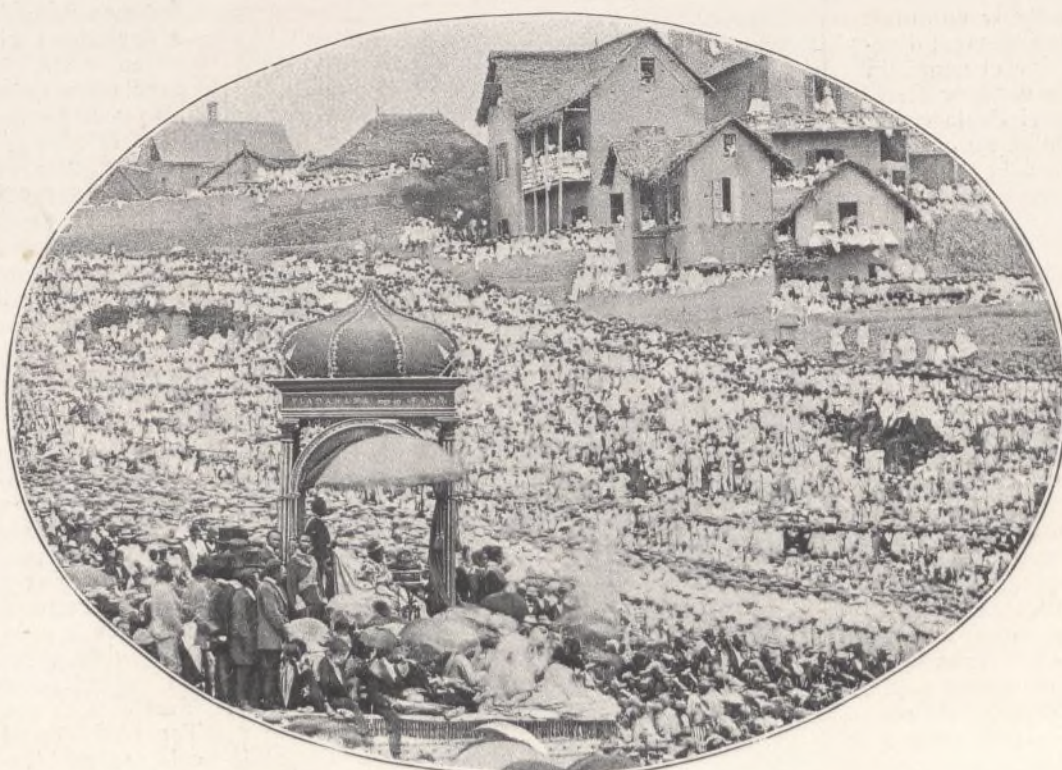
Rainilaiarivony est, assure-t-on, de tout le haut personnel gouvernemental malgache, celui qui se rend le mieux compte des nécessités de la situation politique et celui qui se montre le plus disposé à s'entendre avec nous. Ces bonnes dispositions sont pourtant restées jusqu'à présent presque entièrement à l'état latent, soient qu'elles aient été contrecarrées par les influences de son entourage, soit que lui-même hésite à faire des concessions qui diminueraient son prestige aux yeux d'ambitieux toujours prêts à profiter de la première occasion pour s'emparer du pouvoir. Ignorants et orgueilleux à l'excès, les Manamboninahitra, tous les dignitaires affublés d'honneurs et de titres, impuissants à agir, mais tout puissants pour empêcher d'agir, entourés de flatteurs qui les leurrent sur leur valeur personnelle et sur les forces du pays, en sont arrivés à croire, non seulement qu'ils sont assez avancés en civilisation pour se passer des *vasahas*, mais encore que les forces militaires de Madagascar sont suffisantes pour repousser l'invasion d'une armée française. Et le premier ministre lui-même n'est peut-être pas tout à fait éloigné de cette opinion. Si telle est son erreur, ou si, plus clairvoyant que les autres, il n'a pas l'énergie d'imposer sa volonté et le courage d'entrer franchement dans une voie d'entente avec la France, il se prépare de cruelles déceptions pour la fin de sa carrière.

Son pays lui doit beaucoup, il peut plus encore pour lui, et lui assurer la paix et la prospérité au prix de très légers sacrifices, qui n'entameraient en rien la puissance royale, ni son pouvoir à lui, en s'appuyant franchement et loyalement sur la France. Il doit bien comprendre que les temps sont proches : au lieu de s'affermir, la domination du gouvernement de Tananarive s'affaiblit chaque jour à Madagascar. Livrées au pillage de gouverneurs prévaricateurs, les provinces mécontentes fournissent sans cesse de nouvelles recrues aux bandes de brigands qui infestent et terrorisent le pays; dans l'Imerina même, les exactions des grands deviennent intolérables; le recrutement des soldats, qui continuent à ne pas être payés, devient de plus en plus difficile; les mécontents commencent à parler et quelques-uns se demandent même si une intervention plus efficace et plus directe dans les affaires du pays ne serait pas un bienfait.

L'heure est grave : il faut agir.

Rainilaiarivony le voudra-t-il, et s'il le veut, le pourra-t-il?

A. FITZ-MAURICE.



UNE REVUE A ANDOHALO